

346553

INSTITUT ROUMAIN D'ÉTUDES BYZANTINES
NOUVELLE SÉRIE: V

N. BĂNESCU
DE L'ACADÉMIE ROUMAINE
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

L'ANCIEN ÉTAT BULGARE
ET LES PAYS ROUMAINS

BCU Cluj / Central University Library Cluj



BUCAREST
MCMXLVII

INSTITUT ROUMAIN D'ÉTUDES BYZANTINES
NOUVELLE SÉRIE: V

N. BĂNESCU
DE L'ACADÉMIE ROUMAINE
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

L'ANCIEN ÉTAT BULGARE
ET LES PAYS ROUMAINS

BCU Cluj / Central University Library Cluj



BUCAREST
MCMXLVII

346553



BCU Cluj / Central University Library Cluj

Tipografia „Bucovina” I. E. Torouțiu, București



AUX ROUMAINS

MORTS POUR LA PATRIE

BCU Cluj / Central University Library Cluj
(1941 — 1945)

AVANT-PROPOS

L'histoire, en grande partie obscure, du peuple roumain au cours du moyen âge a donné libre carrière aux opinions — aux pures fantaisies parfois — relatives à tant de problèmes essentiels de la vie de cette nation.

Nombre de ces opinions ou de ces fantaisies persistent encore, en dépit des progrès de la critique historique et des fécondes recherches d'une entière génération d'historiens qui ont renouvelé des conclusions admises jusqu'alors.

En histoire, les idées surannées s'abandonnent difficilement. Par une accoutumance commode, on les répète mécaniquement d'un auteur à l'autre et d'une époque à une autre, même si les résultats des nouvelles investigations scientifiques ont réussi à en ruiner définitivement le crédit.

L'une de ces idées fausses qui se maintiennent encore aujourd'hui, c'est celle de *la*

domination politique des Bulgares sur les pays roumains, avec toutes les conséquences qui en découlent, fait que certains proclament à l'occasion avec une suffisance caractéristique.

Elle a trop longtemps dominé les esprits pour ne pas être soumise, en toute objectivité scientifique, à un examen sérieux.

C'est ce que nous tâchons dans le présent travail, qui reproduit deux communications récentes faites cette année à l'Académie Roumaine.

Bucarest, novembre 1946.

N. B.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

PREMIÈRE PARTIE

L'EXTENSION DE L'ANCIEN ÉTAT

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BULGARE

I

L'étendue immense de l'État bulgare dès sa fondation, ou du moins à partir de l'époque du khan Kroum, au début du IX-e siècle, est un fait généralement admis aujourd'hui dans le monde savant.

Zlatarski, dans sa récente „Histoire du peuple bulgare au moyen âge”, n'hésite pas à affirmer que cet État comprenait au nord la Grande Roumanie d'hier toute entière. Ses frontières allaient, à l'en croire, du confluent de la Save avec le Danube jusqu'à celui de la Theiss, puis de là elles remontaient ce fleuve vers le nord jusqu'aux sources du Pruth, pour descendre le long de ce cours d'eau jusqu'au bout du grand *vallum* bessarabien, près de Leova, qui s'achève à l'est au Dniester, suivant ensuite le lit de ce fleuve jusqu'à la mer. Bien mieux, notre savant est convaincu que la domination bulgare en ce

temps-là franchissait même le Dniester et s'arrêtait au Dnieper ¹⁾).

L'éminent historien anglais *Bury* est du même avis quand il écrit au sujet des Bulgares, dans l'un de ses ouvrages consacrés à l'empire byzantin, que leur domination était limitée à l'est par l'empire des Khazars; mais il est impossible, dit-il, de définir la limite précise de l'étendue de ces derniers. „Il ne fait pas de doute, continue-t-il, qu'aux VII-e et VIII-e siècles la Bulgarie comprenait les régions connues plus tard sous le nom de Valachie et de Bessarabie, et l'autorité des khans peut avoir été reconnue même au-delà du Dniester" ²⁾).

Dans la nouvelle édition de l'histoire d'Edw. Gibbon, publiée par lui en 1912, *Bury* soutient le même point de vue quant à l'extension de l'État bulgare d'Asparouch et de Kroum. Il découvre une preuve certaine de cette extension dans le passage de l'anonyme

1) Tome I-er, p. 248.

2) *History of the Eastern Roman empire from the Fall of Irene to the Accession of Basil I (802—867)*, London 1912, p. 337: „Eastward, their lordship was bounded by the empire of the Khazars, but it is impossible to define the precise limit of its extent. There can be no doubt that in the seventh and eighth centuries Bulgaria included the countries known in later times as Walachia and Bessarabia, and the authority of the Khans may have been recognised even beyond the Dniester”.

byzantin du IX-e siècle dont un fragment relatif à Léon V l'Arménien nous a été conservé, et dans lequel il est fait mention de „la Bulgarie d'outre-Danube“, où Kroum transporta la foule des captifs faits à l'occasion de la conquête d'Andrinople (813). Bury estime que ce fait trouve confirmation chez le Géographe bavarois du IX-e siècle qui mentionne le pays des Bulgares comme étant l'une des régions au *nord* du Danube. L'historien anglais pense ensuite qu'il est juste de supposer aussi une suprématie bulgare sur la Transylvanie, et la preuve essentielle serait, d'après lui, „l'énumération chez le Géographe de Ravenne d'un certain nombre de villes daces comme appartenant aux régions occupées par les Bulgares, et la circonstance que ces derniers avaient coutume de vendre du sel aux Moraves (or, il existait des mines de sel en Transylvanie, et non dans la Bulgarie au sud du Danube" ³⁾.

L'illustre *Rimbaud*, dans son brillant article consacré aux belles publications de G. Schlumberger, caractérisant les grandes époques de l'histoire bulgare, affirme que la puissance de cette nation atteignit sous le règne de Syméon à son apogée: „La fusion entre

3) T. VI, Appendix 11: *The Northern limits of the first Bulgarian Kingdom.*

le premier ban de colons slaves et la horde d'envahisseurs qui donna son nom à la contrée s'était accomplie. La Bulgarie n'avait plus qu'une seule langue: le slave; une seule foi: l'orthodoxie. Cependant, au point de vue topographique, la Bulgarie était triple: il y avait la Bulgarie danubienne qui, au sud des Balkans, débordait sur la Thrace jusqu'à la Maritsa et jusqu'à Salonique; il y avait une *Bulgarie transdanubienne s'étendant jusqu'à la Moravie et à la Pologne*; il y avait une troisième Bulgarie s'étendant sur la Macédoine et l'Albanie, sur les deux versants du Pinde, autour des lacs de Prespa et d'Ochrida" ⁴⁾.

Jireček pense que la Bulgarie de Kroum s'étendait aussi au-delà du Danube jusque dans les Carpathes: „Als er (Kroum) das Reich übernahm, umfasste es Donau-Bulgarien und die Walachei, reichte also von Haemus bis an die siebenbürger Karpaten" ⁵⁾. Kroum conquit de même la partie orientale de la Hongrie, ajoute le savant historien.

Jireček ne fait à cet égard que suivre Šafarik, qui, bien avant lui, écrivait relativement à la domination de Kroum ces lignes:

4) *Hellènes et Bulgares. La guerre des races au X-e siècle.* Études sur l'histoire byzantine, éd. Ch. Diehl, Paris 1912, p. 275.

5) *Geschichte der Bulgaren*, Prag 1876, pp. 143—144.

„Damals ward der mächtige Krumus oder Kremus Fürst der Bulgaren (um 802 ?), dessen Herrschaft sich über das östliche Ungarn und die Walachei erstreckte. Die Walachei gehört wahrscheinlich schon seit der Stiftung des bulgarischen Reichs zu demselben; das östliche und südliche Ungarn kam erst nach der Vernichtung des avarischen Chanats durch die Franken (798) an die Bulgaren" 6).

Lubor *Niederle*, dans son ouvrage fondamental sur l'Antiquité slave, partage la même opinion au sujet de l'appartenance de nos régions à l'État bulgare de Kroum. Il esquisse les circonstances dans lesquelles les Bulgares vinrent, au V-e siècle, des rives de la Volga et du Don jusqu'au Danube, franchissant définitivement en 679 ce fleuve pour fonder leur empire. Voici comment il caractérise la croissance de l'État bulgare créé par Asparouch: „Le mouvement de croissance s'orienta d'abord vers le centre de la péninsule; sous le règne de Krum (de 803 à 814), le pays transdanubien est annexé; sous les règnes de Presiam et de Boris, la Macédoine du nord jusqu'à Ochrida et jusqu'à l'Ibar est absorbée" 7).

Ailleurs, *Niederle* précise comme suit

6) *Slavische Alterthümer*, vol. II, Leipzig 1844, p. 173.

7) *Manuel de l'Antiquité slave*, I, Paris 1923, p. 101.

l'idée de l'annexion transdanubienne: „On conçoit, dans ces conditions, que la Valachie, jusqu'au Prut, ait été bulgare et au pouvoir des Bulgares: c'est à elle que se rapporte, au IX-e siècle, l'appellation „Βουλγαρία ἐκείθεν τοῦ Ἰστρου ποταμοῦ“, par opposition à „la Bulgarie de l'Ister (ἐντὸς τοῦ Ἰστρου)“. 8)

W. Miller, retraçant l'histoire de l'État bulgare, dans le IV-e volume de la précieuse collection de Cambridge d'Histoire du moyen âge, estime lui aussi, certainement sous l'influence de Bury qu'il cite à plusieurs reprises au début de son exposé, que l'État de Kroum, à son avènement au trône, comprenait la Bulgarie danubienne et la Valachie, qu'il identifie aussi avec „la Bulgarie d'outre-Danube“ de l'anonyme de la Vie de Léon V 9).

Le savant russe F. Uspenskij, se fondant sur les inscriptions qui nous ont été conservées d'Omortag, attribue à ce dernier l'extension de la domination bulgare aux régions de l'ouest et au nord du Danube. „L'inscription qui parle de l'expédition au-delà de la Theiss, affirme-t-il, confirme le fait important

8) *Ibidem*, p. 112.

9) *The Cambridge Medieval history*, IV, Cambridge 1927, p. 230: „Krum whose realm at his accession embraced Danubian Bulgaria and Wallachia, „Bulgaria beyond the Danube“, coveted Macedonia — the goal of so many Bulgarian ambitions in all ages“.

de la vaste extension de la domination bulgare dans la direction de l'ouest. Le mouvement des Bulgares vers le nord du Danube n'en est pas moins surprenant, mais toutefois confirmé par l'inscription. Il est clair que dans la sphère d'influence d'Omortag entraient la Moldavie, la Valachie et la Russie méridionale, où il a entrepris un mouvement armé et où, au passage du Dnieper, l'un de ses héros s'est noyé¹⁰⁾. Nous verrons néanmoins que la chose n'est pas si claire que cela.

Mises en circulation par des savants de premier ordre, ces opinions ont dès lors pénétré dans les ouvrages et manuels d'histoire les plus sérieux comme des vérités pleinement établies¹¹⁾. De leur côté, les historiens

10) *Histoire de l'empire byzantin* (en russe), Vol. II, Leningrad 1927, p. 267.

11) Pour prendre un exemple, E. Halphen, dans son livre récent, *Les barbares. Des grandes invasions aux conquêtes turques du XI-e siècle*, IV-e éd. (Collection „Peuples et civilisations”, V), Paris 1940, p. 325, affirme que les Bulgares ne purent déployer leurs forces jusqu'au IX-e siècle, étant contenus par la puissance impériale à peu près intacte et par de sérieuses difficultés intérieures. „Mais les choses changèrent, dit-il, du jour où, chez eux, le pouvoir échut au terrible Croum (802). Dès lors dans toutes les directions, on assiste à une rapide avance des Bulgares. Vers l'ouest et le nord-ouest, ce sont les Slaves de la vallée du Timok, de la Valachie et du Banat qui se voient contraints de reconnaître leur suzeraineté et, peu après sans doute, ceux de la vallée

roumains ont fait leurs ces opinions, ajoutant même aux vieux arguments des nouveaux. Depuis deux générations, ils leur donnent une ampleur inaccoutumée, arrivant ainsi à des conséquences d'une effarante absurdité pour l'explication du développement historique du peuple roumain.

Si la chose est incompréhensible pour les historiens de la génération passée, lesquels ont eu à affronter les premiers la puissante offensive des adversaires de notre continuité en Dacie, elle n'en demeure pas moins une tare pour ceux de notre époque qui, sans la moindre critique, reçoivent comme des vérités des idées périmées et s'empressent de bâtir sur leurs propres présomptions la plus absurde des théories.

Ainsi, pour nous en tenir aux cas les plus éloquents de la „nouvelle école historique”¹²⁾, M. C. C. Giurescu, dans son Manuel d'Histoire des Roumains à l'usage des étudiants, remonte au-delà de l'époque du premier em-

du Körös, dans la plaine orientale de la Hongrie actuelle”.

C. Amantos, *Ἱστορία τοῦ Βυζαντινοῦ κράτους*, I, Athènes 1939, p. 410, estime qu'après la conquête d'Andrinople par Kroum, la foule des captifs a été emmenée „au nord du Danube, dans l'ancienne Dacie” (*πρὸς βορρᾶν τοῦ Δουνάβεως, εἰς τὴν παλαιάν Δακίαν*).

12) C'est le titre affiché par les anciens élèves de N. Iorga, lorsqu'ils ont déclenché l'attaque contre l'oeuvre de notre grand historien.

pire bulgare et dans un chapitre spécial il s'efforce de nous convaincre que „les Slaves sont venus en Dacie en qualité de conquérants”, qu'ils ont pris possession du sol et ont réduit à l'état d'esclaves la population autochtone, — opinion qui n'a que le tort de ne reposer sur rien.

Son unique argument c'est le nom de *rumâni* sous lequel apparaissent dans les documents de Valachie les paysans liés à la glèbe. Pour que ce terme ethnique en soit arrivé à désigner les serfs, C. Giurescu père, auquel revient la paternité de cette idée, a émis une théorie simpliste, selon laquelle la population de Dacie aurait été conquise par les Slaves, devenant du même coup l'esclave de ces derniers qui, s'emparant de la terre, sont devenus les boyards. Giurescu fils a mis en circulation cette idée de son père à laquelle il consacre, dans son Manuel, un chapitre spécial dépourvu de toute documentation historique.

Avides d'originalité, d'autres représentants de la „nouvelle” école ont accepté avec satisfaction cette théorie qui avait l'avantage de contredire les opinions de la „vieille” école. M. P. P. Panaitescu l'a embrassée avec enthousiasme, mais, dans l'exposé qu'il lui consacre ¹³⁾, il se montre si convaincu qu'il

13) *Perioada slavonă la Români și ruperea de cultura*

tombe dans les plus criantes confusions. Au début, il affirme que „l'empire bulgare de Syméon, l'empereur des Grecs et des Bulgares, étendait son autorité politique et militaire également sur l'ancienne Dacie, au nord du Danube, jusqu'aux frontières de la Moravie (des Tchèques) et jusqu'à la Theiss" ¹⁴⁾. Quelques lignes plus loin, il pense aux Slaves, car il écrit: „Les *Slaves de Dacie*, de fait des Slaves bulgares (*sic*), ceux qui s'étaient séparés de la masse slave des régions de la Vistule et qui étaient passés au sud du Danube au VI-e siècle après J.-C., n'étaient pas encore romanisés. La classe conquérante des boyards était certainement au X-e siècle slave, et elle avait réduit à l'obéissance les *Rumâni* dont le nom était devenu synonyme de serfs" (p. 138). Il ajoute encore un peu plus loin: „Cette classe noble slave des pays roumains a adopté la liturgie slave, la langue de chancellerie slave, la tradition slave".

Retenez donc pour une seule page cette avalanche d'idées pêle-mêle: la conquête

Apusului (La période slave chez les Roumains et le détachement de la culture de l'Occident), *Revista Fundațiilor Regale*, XI (1944), No. 1, pp. 126—151.

14) Là-dessus son confrère Giurescu fils est d'une opinion absolument contraire: „A cause des combats contre les Byzantins, affirme-t-il, — combats qui ont été repris en 913 et ont duré jusqu'à la mort de Syméon — celui-ci a dû renoncer aux régions du nord du Danube" (*o. c.*, I, p. 282).

réalisée par le tsar Syméon (X-e siècle), les „Slaves de Dacie” passés au sud du Danube et opérant toutefois au nord du fleuve, la classe „noble” slave des *pays roumains*. A ces confusions, notre érudit ajoute encore qu'il ne pouvait pas en être autrement, puisque ce fait „est en concordance avec la situation similaire de toute l'Europe médiévale”: en Gaule, la noblesse française s'est formée, nous assure-t-il, des conquérants germaniques, les Francs; en Italie, des Lombards et des Ostrogoths, en Espagne des Wisigoths.

Giurescu fils invoque, lui aussi, ce parallélisme: „Les Francs ont soumis les Gallo-romains, proclame-t-il; ils sont devenus les maîtres du sol qu'ils ont partagé entre eux, et ils ont constitué la classe dominante, conductrice” (p. 274). La même opinion pour les Lombards, qui „ont formé la classe dominante”.

Nos compatriotes ne connaissent pas le véritable processus de dislocation de l'empire en Occident. Affirmer que l'aristocratie gallo-romaine fut détruite et remplacée par la noblesse des Francs, que celle de l'Italie eut le même sort, supplantée par une noblesse lombardo-ostrogothe, c'est méconnaître complètement la réalité historique.

Nous mettons sous les yeux de ces érudits la caractérisation des royaumes barbares de l'Occident présentée par le grand historien belge Henri Pirenne dans son ouvrage magistral: *Histoire de l'Europe. Des invasions au XVI-e siècle*, VI-e édition (Paris-Bruxelles, 1936). Relevant le fait important que, à l'exception des Anglo-Saxons, „partout ailleurs la population romaine, non seulement resta sur place, mais y resta à peu de chose près dans les mêmes conditions d'existence où elle s'y trouvait avant la conquête" (p. 7), l'éminent historien continue:

„Les Germains ne cherchèrent pas d'ailleurs à se superposer aux Romains, ils se juxtaposèrent à eux. Dans le sud de la Gaule, les Wisigoths s'établirent suivant les principes appliqués pour le logement des armées romaines (la *tertia*), d'après lesquels le tiers de la demeure de l'habitant devait être mis à la disposition du soldat. On étendit la mesure aux terres, l'occupation étant désormais permanente, et il se fit paisiblement une espèce d'expropriation sur laquelle on est d'ailleurs fort mal renseigné. Dans le nord de la Gaule, les nouveaux venus furent casés sur les domaines du fisc ou sur des terrains non occupés. Quant à la condition juridique des personnes, elle resta de part et d'autre ce

qu'elle était. Germains et Romains continuèrent à vivre conformément à leur droit national, conservant chacun leurs coutumes spéciales en matière de propriété, de famille, d'héritage" (p. 8).

Sur la royauté franque, cette autre remarque: „Le roi confie le gouvernement des provinces, qui presque partout coïncident avec les anciennes „cités" romaines, à des comtes (*comites*), des ducs (*duces*), des préfets (*praefecti*) rétribués, en grande majorité gallo-romains, mais ce sont, en général, des favoris du roi, et parfois de la plus basse extraction" (p. 10—11). Quant à l'aristocratie des grands propriétaires, Pirenne nous dit que ceux qui la composent, sont pour parler comme leurs contemporains, des grands (*maiores*), des magnats (*magnates*), des puissants (*potentes*), et leur puissance dérive de leur fortune. Tous sont *de grands propriétaires fonciers: les uns descendent de riches familles gallo-romaines antérieures à la conquête franque, les autres, sont des favoris que les rois ont largement pourvus de terres, ou des comtes qui ont profité de leur situation pour se constituer de spacieux domaines*" (p. 37).

Ferdinand Lot fait les mêmes constatations quand il expose l'égalité politique des Francs et des Gallo-Romains. Dans chaque



cité, Clovis installa, affirme l'historien, „son représentant, le „comte“, sorte de vice-roi, à la fois administrateur, juge, collecteur d'impôts, chef d'armée. La fonction est d'origine romaine. *Le maître et ses descendants choisirent les comtes en majorité parmi les Gallo-Romains*”¹⁵⁾.

„En dehors des Francs, dit-il ailleurs, la seule classe sociale qui compte en Gaule, c'est l'aristocratie foncière. Le régime de la grande propriété caractérise cette époque, tout comme la période précédente... Cette aristocratie a conservé du passé l'habitude de se dire „sénatoriale“. Elle continue, en effet, cette partie de la classe sénatoriale qu'on qualifiait depuis le IV-e siècle de „clarissime“; dispensée d'assister aux séances du Sénat de Rome, dès le milieu du V-e siècle, pour le moins, elle constituait une noblesse provinciale”.

Ce sont les mêmes idées qu'on trouve chez tous les grands historiens de notre époque qui se sont occupés de cet important problème.

Mais il faut abandonner les étrangetés de la „nouvelle école“ et nous arrêter aux historiens de réputation.

15) *Les invasions germaniques. La pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain.* „Bibliothèque historique“, Payot, Paris, 1935, p. 206—7.

Nous avons vu que des savants illustres admettent l'extension de l'État bulgare sur nos territoires roumains dès le début de sa fondation. C'est l'avis qu'ont adopté aussi nos grands historiens. A. D. Xénopol trouvait conforme à la logique historique „de trouver une Bulgarie au nord du Danube chez les écrivains byzantins". Mais nous verrons plus loin quelle est la véritable signification de cette „Bulgarie au nord du Danube".

„Lorsque nous voyons que les Bulgares étendaient vers le sud leur empire avec tant de succès, pouvons-nous douter un instant, — se demande Xénopol — qu'ils aient étendu le bras pour se rendre maîtres, presque sans combat, des pays habités conjointement par les Roumains et les Slavons au nord du Danube, d'autant plus que ces pays ont toujours attiré les dominations étrangères à cause de leurs mines d'or et de sel?"¹⁶⁾. Il consacre à cette question un chapitre spécial de son histoire, intitulé: „La Bulgarie nord-danubienne". Par malheur, tous les arguments invoqués (on les rencontre aussi chez d'autres) n'ont plus de valeur aujourd'hui.

Bien plus catégorique est à cet égard *Dimi-trie Onciul*. Après qu'Asparouch eut franchi

16) *Istoria Românilor în Dacia traiană*, ed. III-e par I. Vlădescu, t. II, p. 79.

en 679 avec sa horde le Danube et occupé le pays appelé depuis lors la Bulgarie, affirme-t-il ¹⁷⁾, „la partie de la Dacie qui comprend la Valachie et la Transylvanie se trouve unie, dès le début, à l'empire bulgare du sud du Danube”.

Ailleurs, l'illustre historien résume ainsi sa conviction dans cet important problème : „Quoi qu'il en soit, nos institutions aux si nombreuses réminiscences slavo-bulgares, avec la langue bulgare dans l'État et l'Église jusqu'au XVII-e siècle, ne pouvaient s'installer chez nous à l'époque de l'influence de la Hongrie catholique dont le latin était le parler officiel. Elles sont bien plus anciennes, elles datent du temps de la suprématie de l'empire bulgare dans nos pays. Et si l'influence dans la suite de la Hongrie occidentalisée, si la propagande catholique continuellement renforcée en vue d'introduire chez nous le rite latin n'ont pu nous faire nous débarrasser des bulgarismes hérités, nous faire accepter le latin à la place du bulgare: alors cette langue, étrangère pour nous et cependant si longtemps dominante chez nous, tant de ce côté des Carpathes qu'au-delà, doit avoir été depuis longtemps et profondément enracinée dans nos pays, dans

17) *Originile Principatelor române*, București 1899, p. 16.

toute notre organisation en tant qu'État et Église. Le fait s'explique dès que l'on sait que, depuis la création de l'empire bulgare au VII-e siècle et jusqu'à sa suppression au début du XI-e siècle, nous avons été dans la dépendance de cet empire et que, à l'époque de sa suprématie, nous avons reçu l'organisation politique et ecclésiastique qui a produit ces effets" 18).

Mais le raisonnement impeccable de l'historien part de fausses prémisses et tout cet impressionnant échafaudage ne résiste pas à une vérification sérieuse. Groupant les „traditions" conservées dans des textes ou des actes douteux dont la valeur historique a été depuis complètement infirmée, Onciul a pu arriver à de semblables conclusions, corroborées en outre par des faits dont la signification est, comme nous le ferons voir, loin de pouvoir servir la cause qu'il soutient.

Seul des historiens qui nous ont précédés, *Nicolas Iorga* s'est prononcé avec décision contre la domination politique des Bulgares sur nos pays. „Tout l'établissement des Bulgares comme nation, affirme-t-il dans son dernier ouvrage, toute expansion des mêmes comme État sur la rive gauche doit être rejeté, ceci d'autant plus que dans cette théorie

18) O. c., pp. 18—19.

il n'est pas question d'une avance, d'une pénétration ultérieure, d'une conquête, mais d'une ancienne patrie, d'un emplacement de base" 19).

L'opinion des historiens a été partagée par les philologues aussi. Le regretté *Ovide Densușianu* l'acceptait telle quelle. Entre autres arguments, Rösler invoquait aussi le caractère bulgare des éléments slaves anciens de la langue roumaine, particularité inexplicable pour lui si les Roumains n'avaient vécu avec les Bulgares sur la rive droite du Danube. Pour le combattre, Densușianu lui oppose la prétendue domination bulgare au nord du Danube: „Cet argument n'a plus aucune valeur aujourd'hui, réplique l'éminent philologue. Il est définitivement prouvé que la domination des Bulgares s'est étendue aussi au nord du Danube" 20).

Notre savant collègue, *M. Sextil Pușcariu*, va encore plus loin. Il ne peut s'expliquer l'influence slave dans le roumain que par l'absurde théorie récente qui veut que les Roumains „aient été dominés par les conquérants Slaves" 21). Cette théorie sort du cadre

19) *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, Vol. II, Bucarest 1937, p. 389.

20) *Histoire de la langue roumaine*, t. I-er, Bucarest 1929, p. 291.

21) *Voy. Limba română*, „Fundafția pentru liter. și artă Regele Carol II", vol. I, București 1940, p. 299 sq.

du présent travail. Nous y reviendrons une autre fois, pour montrer d'après les témoignages authentiques des Byzantins ce que représentaient, à l'époque de la prétendue conquête, les tribus barbares des Slaves, errant, quelques siècles durant, à travers nos régions.

Les arguments dont tous ces grands savants tirent l'idée de l'extension en vérité „monstrueuse" — comme le dit si justement N. Iorga ²²⁾ — de l'État bulgare de Kroum, sont en général les mêmes:

1. Tout d'abord l'expression de l'anonyme de la Vie de Leon V: εἰς Βουλγαρίαν ἐκείθεν τοῦ Ἰστρου ποταμοῦ ²³⁾, expression qui a embarrassé plus d'un érudit;

2. Les retranchements bien connus de Bessarabie, notamment le *vallum* principal qui coupe en deux cette province roumaine, retranchements considérés par certains comme étant bulgares;

3. L'inscription en l'honneur d'Okorses, qui périt, du temps d'Omortag, dans les eaux du Dnieper;

4. Une phrase des *Annales de Fulda* rela-

22) O. c., t. II, p. 388.

23) Éd. Bonn, 345, 23.

tive au sel que les Bulgares apportaient en Moravie;

5. Un document de 1231 relatif à une propriété de la région de Făgăraş (= Țara Făgăraşului) et qui mentionne l'époque de la domination bulgare dans cette région;

6. Les confusions du Géographe de Ravenne que certains mêlent, sans succès, à la discussion;

7. Enfin, le célèbre Géographe bavarois qui a vécu et écrit, ainsi que Šafarik l'a établi, dans la seconde moitié du IX-e siècle.

Nous montrerons combien sont dénuées de fondement les opinions qui, tablant sur ces sources, donnent à l'Etat initial des Bulgares cette vaste étendue depuis Pesth jusqu'au Dnieper et de la Moravie aux Balkans.

Ce qui dès le début nous rend incrédule devant cette bizarre théorie, c'est le silence absolu des sources byzantines, néanmoins si abondantes pour l'époque en cause. A vrai dire, nulle part, dans toute l'historiographie de Byzance, il n'y a la plus petite indication quant à l'étendue excessive de l'empire bulgare dès sa création.

Passons donc à l'examen des arguments.

II

1. Le premier consiste en la mention d'une „Bulgarie d'outre-Danube“, où Kroum déporta la population d'Andrinople après la conquête de cette ville (813). L'anonyme byzantin (Scriptor incertus) de la Vie de l'empereur Leon V affirme que les captifs furent emmenés εἰς Βουλγαρίαν ἐκεῖθεν τοῦ Ἰστρου ποταμοῦ. D'aucuns ont vu dans cette expression la preuve que la domination bulgare s'étendait à la Valachie; à la Moldavie aussi, dans ses anciennes limites, soutiennent d'autres. L'interprétation de Šafarik est tout autre. Il croit que cette population byzantine fut emmenée en captivité en Hongrie, „namentlich in die Gegenden an der Theiss bis nach Pesth, Erlau, Marmarosch hin“²⁴), précise-t-il en note, renvoyant à un autre passage de l'ouvrage où on lit cette affirmation: „Zu Anfange des IX. Jahrhunderts kam nun noch Ostungarn bis gegen Pesth hin unter bulgarische Herrschaft. Diese nördlichen Theile des Bulgarenreiches nennen die Byzantiner: Bulgarien jenseits der Donau“²⁵).

Mais ces interprétations sont également erronées. En réalité, les captifs d'Andrinople

24) O. c., p. 174.

25) *Ibidem*, pp. 201—202.

ont été déplacés au nord du delta du Danube, dans le coin formé par le Dniester, le Danube et le Pont, l'ancien Ἰσθμὸς du chroniqueur Théophane, l'habitat de la horde d'Asparouch d'où celui-ci franchit le Danube en 679 pour s'établir auprès des Balkans, autour de Varna. Cette région d'où les Bulgares étaient descendus dans l'empire, le Boudjac bessarabien que certains essaient vainement de déplacer au sud des bouches du Danube ou à tout le moins dans le delta, avait encore gardé le contact avec l'État bulgare à l'époque de Kroum. Le fait est certain; des sources byzantines en sont garantes. Georges le Moine et Léon Grammatikos, lequel a, on le sait, utilisé comme source le premier²⁶⁾, nous racontent avec force détails l'épisode du rapatriement de ces captifs sous le règne de l'empereur Théophile (836 ou 837). Ils nous apportent la preuve que *tout cela se passa dans le vieil habitat de la horde d'Asparouch*. J'ai déjà relevé cet épisode quasi oublié il y a vingt ans, dans une communication faite au congrès international d'études byzantines à Belgrade²⁷⁾. Avant nous, I. Marquart en avait

26) Voy. F. Hirsch, *Byzantinische Studien*, Leipzig 1876, p. 89 sq.

27) *La domination byzantine sur les régions du Bas-Danube*. Académie Roumaine, Bulletin de la section historique, XIII (1927).

donné un large exposé dans son travail si plein d'érudition publié voilà bien quarante ans ²⁸⁾. Peu après lui, Hunfalvy situait la Bulgarie transdanubienne dans les mêmes parages, et bien d'autres savants étrangers ont compris de la même manière l'expression souvent débattue de l'anonyme byzantin. Enfin, dans ces dernières années, M. Henri Grégoire a donné à cette expression la même interprétation dans un article rempli de constatations inattendues ²⁹⁾.

Cet argument n'en est donc plus un à l'appui de la domination de l'État bulgare sur la Valachie et la Bessarabie de plus tard.

2. On invoque de même en faveur de l'extension exorbitante de l'État bulgare au IX-e siècle un argument de caractère archéologique: les *vallums* de l'actuelle Bessarabie, principalement le plus important, celui de Leova à Tighina (Bender) qui coupe la province en deux. Zlatarski est d'avis que tous ces *vallums*, ainsi que ceux de la Dobroudja, sont d'origine bulgare ancienne. En cela il emboîte le pas à Škorpil, que d'autres ont suivi aussi ³⁰⁾.

28) *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig 1903, pp. 493—495.

29) *L'habitat „primitif” des Magyars et les Σαβαρτοί:σφαλοι*, Byzantion, XIII (1938).

30) Bury n'en fait pas exception.

Mais on ne peut plus soutenir aujourd'hui ce point de vue. Les dernières recherches ont permis de constater que les retranchements de Bessarabie aussi bien que ceux de Dobroudja sont presque tous d'origine romaine. Laissant de côté les résultats de nos archéologues que l'on pourrait soupçonner de partialité, signalons seulement ceux de la science étrangère.

L'historien français Léon Homo, connu par tant de solides travaux parus au cours de ces dernières années, caractérisant, dans l'un d'eux, *Le Haut-empire*, la politique étrangère de l'empereur Hadrien (117—138), montre que ce dernier n'a plus poursuivi la politique de Trajan. Il renonça aux grandes guerres „et ce fut exclusivement dans l'organisation rationnelle de la défense qu'il chercha la sécurité de l'État romain". La diplomatie, le renforcement de l'armée et le développement du système de la couverture sous la forme du *limes* ont été les moyens employés à cet égard³¹). En Bretagne il construisit un nouveau *limes* bien fortifié, sur le Rhin il compléta le *limes* germano-rhétique et dans la région de l'est du Danube celui de la Dacie

31) *Histoire ancienne, troisième partie. Histoire romaine, t. III-e. Le Haut-empire* (Histoire générale par G. Glotz). Paris 1933, p. 488.

que Trajan laissa inachevé³²). „Une série de lignes fortifiées, — précise le savant français, — relient la défense du plateau de Transylvanie à celle du Danube lui-même... A l'est des Carpathes, de la montagne au Tyras (Dniestr), une ligne fortifiée, composée d'un mur et d'un fossé, dont les restes subsistent de Leova sur le Pruth au sud de Bender sur le Dniestr, complétait la défense dacique et constituait, en avant du Bas-Danube, une première ligne de protection contre les barbares du nord". On peut avec vraisemblance en attribuer l'établissement au règne de cet empereur, conclut Homo³³).

Le grand retranchement de Dobroudja, entre Cernavoda et Constantza, l'ancienne Tomi, „un puissant ouvrage long de cinquante-huit kilomètres, doublé de deux fossés, l'un au nord, l'autre au sud, et renforcé de soixante-trois châteaux forts, trente-cinq grands et vingt-huit petits", est attribué par le même savant à l'empereur Domitien³⁴).

Mais l'origine romaine des retranchements de Bessarabie est même constatée par un récent chercheur bulgare, M. Krandjalov, professeur à l'Université de Sofia. Dans un tra-

32) *Ibidem*, p. 503.

33) *Ibidem*, p. 504.

34) *Ibidem*, p. 396.

vail spécial, *Les Vallums de Dobroudja et de Bessarabie et la théorie prabulgare*, 1943³⁵⁾, à la suite d'explorations sur le terrain et mettant à contribution la littérature tout entière de la question ainsi que les multiples recherches effectuées par les archéologues roumains dans cette région-là, il repousse en bloc la théorie de l'origine prébulgare de tous ces retranchements.

M. Krandjalov montre que cette théorie formulée par Škorpil et adoptée par tous les savants bulgares, B. Filov excepté, se fondait sur trois arguments principaux: 1) l'argument topographique; 2) l'argument tiré des sources littéraires; 3) l'argument d'ordre technique (la berme). L'auteur démontre le caractère fictif du premier argument, selon lequel les anciens Bulgares auraient fortifié avec des *vallums* tous les territoires qu'ils soumettaient. Les informations précises d'Ibn-Rousta et du Porphyrogénète prouvent que de pareilles fortifications doivent être attribuées aux Khazars. Le savant de Sofia prouve pareillement que tous les arguments tirés des sources littéraires sont du domaine de la légende, et, après un examen minutieux de la technique

35) Dans l'„Annuaire de l'Université Saint-Clément d'Ochrida à Sofia, Faculté historico-philologique, XXXIX, 1942—1943.

de ces travaux, à toutes les époques, il déclare l'argument d'ordre technique tout aussi peu fondé que les autres.

Pour ce qui est des retranchements de Dobroudja, ses constatations ne diffèrent pas de celles du savant allemand C. Schuchhardt qui, à plusieurs reprises, a entrepris des recherches sur le terrain, pour la dernière fois lors de l'occupation allemande pendant l'autre guerre mondiale (1917). Il a établi que le grand *vallum* de pierre appartient au règne de Domitien, ce qu'admet aussi M. Krandjalov. Le mur de pierre est daté de la fin du IV-e siècle par Schuchhardt ³⁶⁾, tandis que le savant bulgare l'attribue au règne de Constantin le Grand. Le petit *vallum* de terre serait, à leur avis, antérieur à l'époque romaine. Quant au grand *vallum* Leova-Tighina, qui traverse la Bessarabie, M. Krandjalov établit qu'il a été construit entre les années 57 et 67 avant notre ère.

A la lumière de ces recherches, il ne saurait plus être question de l'origine bulgare ancienne des retranchements des régions où la domination romaine s'est affirmée avec persévérance jusqu'à Tyras.

3. Ce qui pousse encore certains chercheurs à admettre que l'État bulgare avait

36) V. Pârvan l'attribuait aussi à l'époque de Valens.

porté, du temps de Kroum et d'Omortag, sa frontière orientale jusqu'au Dnieper, c'est l'inscription bien connue, écrite dans la pierre en l'honneur d'Okorsès (Ὠκορσῆς ὁ κοπανός) qui, sous le règne d'Omortag, périt dans les eaux du Dnieper. Bury tire de ce fait la conclusion que les armées d'Omortag étaient donc actives à l'est également³⁷). Le savant anglais affirme que la situation des régions pontiques, „où la domination des Bulgares rencontrait celle des Khazars“, est enveloppée, pour cette époque-là, de mystère. Les Magyars, ajoute-t-il, s'étendaient entre le Don et le Dnieper, et la région occidentale était exposée à leurs incursions; la mort d'Okorsès est par conséquent en rapport avec les opérations conduites contre les Magyars. Toutefois Jireček croit que le chef bulgare est tombé dans un combat contre les Khazars.

Naturellement toutes ces considérations ne prouvent pas que les Bulgares étaient chez eux jusque sur les bords du Dnieper. Mais Bury a encore un autre argument pour estimer vraisemblable cette extension vers l'est de l'État bulgare, et cela dès ses débuts. C'est

37) „A similar memorial, in honour of *Okorses*, who in proceeding to a scene of war was drowned in the Dnieper, shows that the arms of *Omurtag* were also active in the East”. O. c., p. 336.

ainsi qu'il affirme que *jusqu'au IX-e siècle* il n'a existé aucune puissance, hormis celle des Khazars, à même de limiter les Bulgares à leur frontière orientale et qu'il n'y a aucune probabilité que les Khazars aient jamais exercé leur autorité au-delà du Dniester ³⁸⁾.

Mais, en dehors de l'impossibilité numérique de la horde d'embrasser un si vaste espace ³⁹⁾, une récente étude de M. Henri Grégoire met pas mal d'ordre dans les passages confus du Porphyrogénète relatifs aux Magyars, prouvant que ce peuple *résidait de fait depuis quelques siècles* dans la région que l'érudit empereur désigne du terme d'*Atelkouzou* et où l'on croyait que les Magyars avaient récemment immigré, repoussés d'entre le Dnieper et le Don par les Petchénègues ⁴⁰⁾.

38) „Till the ninth century there was no power but that of the Khazars to limit the Bulgarians on their eastern frontier, and there is no probability that the Khazars ever exerted authority further than the Dniester, if as far”. O. c., p. 237, note 2.

39) Voici ce qu'en dit Niederle: „Michel le Syrien a évalué la suite d'Asparuch à 10.000 hommes (Marquart, *Osteurop. Streifzüge*, 484); Zlatarski, récemment, à 20.000 ou 25.000 hommes au plus.. Ceci ne sont là sans doute que des hypothèses incertaines, mais la réalité, à coup sûr, ne les dépasse guère: les Bulgares ne s'étaient établis que dans la région du Deli-Orman”. O. c., t. I, p. 162, note 2.

40) *L'habitat „primitif” des Magyars et les Σαβαροϊάσφαλοι*, Byzantion, XIII (1933), p. 267 sq. Cf. l'article du même sa-

En premier lieu, le savant belge a signalé une fausse lecture dans le texte du Porphyrogénète, là où il dit que les Magyars ont cohabité avec les Khazars, en Lebedia, durant „trois ans” (συνώκησαν δὲ μετὰ τῶν Χαζάρων ἐνιαυτοὺς τρεῖς), au lieu de „trois cents ans”. L’erreur, due à quelque copiste, est manifeste, car la phrase qui suit immédiatement dans le texte grec: συμμαχοῦντες τοῖς Χαζάροις ἐν πάσι αὐτῶν πολέμοις ⁴¹⁾ serait une grosse absurdité s’ils n’avaient cohabité avec les Khazars que trois ans.

M. Grégoire signale ensuite une fausse lecture aussi dans le texte de Gardīzī, où celui-ci parle des deux fleuves qui coulent à travers le pays habité par les Magyars: l’un s’appelle *Atel*, qui est le Don, et l’autre *Dūba*, qu’il faut, à son avis, lire *Dūnā* (=le Danube). Par suite ce dernier fleuve ne doit pas être identifié, comme on l’a fait jusqu’à présent, avec le Kouban du Caucase.

Les arguments que M. Grégoire produit à l’appui de son émendation sont très sérieux. Il en résulte donc que les Magyars ont habité entre le Don et le Danube, région où le Porphyrogénète situe leur pays de *Lebedia*:

vant dans la „Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft”, Bd. 91 (1937), Heft 3, pp. 630—641.

41) *De adm. imp.*, p. 168, éd. Bonn.

(πλησίον τῆς Χαζαρίας τὸ παλαιὸν τὴν κατοίκησιν ἐποιεῖτο εἰς τὸν τόπον τὸν ἐπονομαζόμενον Λεβεδία) **et que traverse le fleuve** Χιγγυλούς (ἐν τούτῳ οὖν τῷ τόπῳ τῷ προρρηθέντι Λεβεδία ποταμός ἐστι ῥέων Χιδμάς, ὁ καὶ Χιγγυλούς ἐπονομαζόμενος). ⁴²⁾

M. Grégoire réussit encore à identifier ces noms, qui ont tant tracassé ses prédécesseurs: le Χιγγυλούς est l'actuel *Ingul* ou *Inguletz*, d'entre Dnieper et Bug, et le mot *Lebedia* se retrouve aujourd'hui dans le nom de la ville de *Lebedin* que notre savant relève dans la même région ⁴³⁾.

L'auteur tire donc à juste titre la conclusion que „toutes ces déterminations: entre Don et Danube, *Atelkouzou*, région des cinq fleuves, *Lebedia*, sont équivalentes et désignent la même contrée. Tantôt elle est indiquée par ses deux frontières fluviales extrêmes (Don et Danube); tantôt l'on a préféré énumérer les cinq rivières qui la traversent; tantôt on lui donne son nom turc de „region des fleuves“, tantôt on l'appelle du nom de son canton principal (*Lebedia*, pays de l'*Ingul*). On a eu le tort grave de s'imaginer que tous ces noms ou quelques-uns d'entre eux s'appliquaient à des habitats successifs des Ma-

42) *Ibidem*, κεφ. λη'.

43) „Lebedin est assez proche des sources de l'*Ingul* ou de l'*Ingulec* (*Inguletz*)“, remarque M. Grégoire, art. cité, p. 268, note.

gyars, alors qu'ils proviennent de traditions différentes relatives à la même contrée, celle qu'occupèrent les Magyars avant la *Landnahme*, non pendant quelques années, mais pendant quelques siècles''⁴⁴).

Le grand érudit a élucidé par la même occasion une autre énigme de l'histoire de cette époque obscure, en identifiant la population chrétienne que les sources orientales désignent par les termes de *Valandar* (version Masūdi) ou de *Nandar, Nandarin* (version Gardīzī) avec les captifs d'Andrinople (*Al-Andar*), entraînés en 813 par Kroum au delà des bouches du Danube. C'est là un fait qui confirme lui aussi la constatation faite au sujet de l'ancien habitat des Magyars de l'Atelkouzou.

Par suite, la situation de fait au nord des bouches du Danube et du Pont Euxin étant celle-là, l'opinion de Bury, pour qui les Bulgares ont pu s'étendre jusqu'au Dnieper, vu qu'aucun autre peuple ne se trouvait au IX-e siècle dans ces régions-là jusqu'à la frontière des Khazars, s'avère sans fondement.

Ajoutons qu'on ne voit pas comment une extension des Bulgares même jusque dans ces lointaines contrées de l'est impliquerait leur

44) Pages 238—269.

à la suite de son éclatante victoire sur les Avars ⁴⁷⁾, il fut aisé à Kroum, le chef des Bulgares de Pannonie, de monter sur un trône plus important, à Pliska, „unissant ainsi les deux royaumes bulgares dans un grand empire, depuis la Theiss et la Save jusqu'aux rivages de la Mer Noire". Puis lorsqu'il en arrive au règne d'Omortag, l'historien anglais ne peut déterminer l'étendue de sa domination au delà du Danube qu'en imaginant „un système de postes avancés" grâce auxquels le khan contrôlait les régions d'alentour. Voici ses propres termes:

„Sur l'état de choses d'outre-Danube nous en savons encore moins. Là il n'y avait pas la même base slave solide. Dans les plaines de Valachie et de Bessarabie et dans les montagnes de Transylvanie il y avait un conglomerat de tribus métissées (a conglomeration of mongrel tribes) — Slaves, Avars et Vlaques — qui se cramponnaient à des endroits de langue et culture latines, laissées après eux par les colons daces de Trajan, mais sauvages et désorganisées. Le khan exerçait sur ces peuples sa domination, semble-t-il, par un système d'avant-postes militaires qui contrô-

47) Là-dessus on a souvent cité la phrase de Suidas :
 ἐπι τοὺς Ἀβάρους κατακράτους ἄρθην ἠφάνισαν οἱ αὐτοὶ Βούλγαροι
 (Éd. Adler, I, 488, s. v. Βούλγαροι).

laient les régions d'alentour et, quand c'était possible, comme en Bessarabie, une grande clôture gardait la frontière (Over these peoples the Khan ruled, it seems, by a system of military outposts, that controlled the districts around; and where possible, as in Bessarabia, a Great Fence guarded the frontier).

Ainsi donc les mêmes suppositions que pour l'époque d'Asparouch : le „contrôle“ imaginaire que l'auteur ne cherche nullement à prouver et le *vallum* bessarabien, qui *n'est pas* bulgare.

Contre une domination du tsar Syméon lui-même sur la Transylvanie — un siècle environ plus tard par conséquent — P. Hunfalvy élève une objection fort juste: Wenn der mächtige Bulgarenfürst Symeon (893—927) wirklich Herrscher über Siebenbürgen gewesen wäre: da würden wir wohl daselbst von einem Zusammenprall der Magyaren, Petschenegen und Bulgaren hören. Wir hören aber nur davon, dass die Magyaren keine Lust verspürten, aus ihren neuen Sitzen die Petschenegen anzugreifen⁴⁸⁾. Zwischen ihnen und den letztern befand sich also keine Bulgarenherrschaft im heutigen Siebenbürgen.“⁴⁹⁾

48) L'auteur renvoie au Porphyrogénète, *De adm. imp.*, cap. 8.

49) *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Wien u. Teschen, 1883, p. 33.

4. Un argument plus sérieux sur lequel plusieurs savants se sont appuyés jusqu'à présent, pour étendre la domination des Bulgares sur la Transylvanie aussi, c'est celui qui est relatif au sel transporté par les Bulgares chez les Moraves au IX-e siècle. La donnée est fournie par les *Annales Fuldenses* qui racontent que, en 892, le roi allemand Arnulf, se trouvant en état d'hostilité avec le roi Swatopluk de Moravie, recherchait contre ce dernier l'alliance du tsar Wladimir de Bulgarie et lui demandait de ne plus permettre aux Moraves de s'approvisionner en sel dans son pays ⁵⁰⁾. Mais la contrée d'où la Moravie de Swatopluk, comme plus tard les Tchèques, s'approvisionnaient en sel était la région de la Theiss supérieure, le pays des *Slaves bulgares*, comme les appellent ordinairement les historiens.

On sait par les sources occidentales qu'à l'ouest les Bulgares se sont étendus au IX-e siècle en amont de la Theiss jusque dans le nord de la Transylvanie. Sous le règne d'Omortag (a. 824), les querelles commencèrent entre Bulgares et Francs, dont les États se touchaient sur le Danube pannonien. Trois tribus slaves de cette région ne pou-

50) „Rex.. missos suos inde ad Bulgaros et regem eorum Laodomir ad renovendam pristinam pacem... transmissit et, ne coemptio salis inde Maravanis daretur exposcit”.

vant souffrir le joug pesant des Bulgares se séparèrent d'eux, s'unissant aux Francs (818). Les Bulgares cherchèrent à les soumettre de nouveau. Les Slaves rebelles s'adressèrent en 822 et 824 à l'empereur d'Allemagne Louis pour lui demander assistance. En 824 des ambassadeurs bulgares vinrent chez l'empereur demandant la paix, et un plénipotentiaire fut envoyé par Louis en Bulgarie pour s'informer exactement. En 825 et 826 d'autres ambassadeurs bulgares arrivèrent chez l'empereur, demandant, avec des menaces, de régler la question des frontières. Ne recevant pas la réponse escomptée, les Bulgares envahirent la Pannonie en 827, à l'aide d'une flotte remontant la Drave; ils la dévastèrent et chassèrent les gouverneurs francs, mettant à la place de ceux-ci leurs propres gouverneurs (et expulsis eorum ducibus, Bulgaricos super eos rectores constituerunt⁵¹). L'année suivante ils firent derechef une razzia dans la Haute-Pannonie.

Enregistrant d'après les analistes occidentaux tous ces événements, Šafarik conclut que de ce qui se passe ensuite il résulte que la domination bulgare en Pannonie ne dura pas: seuls le petit bout de terre d'entre les bouches de la Save et de la Drave ou Sirmia,

51) *Einhardi Annales*, s. an. 827.

la Hongrie orientale depuis Pest et les monts Matra jusqu'aux sources de la Theiss, et le pays d'entre la Morava serbe et le Timok continuèrent de rester encore sous leur coupe jusqu'à l'arrivée des Magyars ⁵²).

Quant au sel apporté chez les Moraves en 892 et dont nous parlent les Annales de Fulda, il venait, de l'avis de Šafarik du Marmouresh: „Die Salzthäler in Marmarosch waren im Jahre 892 in der Gewalt der Bulgaren, wie dies ersichtlich ist aus Ann. Fuldens. ad a. 892" ⁵³).

Cette localisation précise du pays du sel, faite il y a un siècle par Šafarik n'empêche cependant pas maints savants, pas seulement Bulgares, de prétendre aujourd'hui encore que la Transylvanie faisait partie, au IX-e siècle, de l'État bulgare.

Toutes ces constatations de Šafarik sont maintenant confirmées par l'ouvrage spécial et si érudit de Václav Chaloupecky: *Dvě studie k dejinám podkarpatska*, Bratislava 1925 (Deux études historiques concernant le pays slave subcarpatique) ⁵⁴). La première de ces deux études est précisément consacrée au sel de Bulgarie.

52) O. c., pp. 175—176.

53) *Ibidem*, p. 201, note.

54) Dans les „Annales de la Faculté de Philosophie de l'Université Komensky-Bratislava, III-e année, No. 30 (4)".

L'auteur montre, avec un grand luxe de documents, que la Moravie, comme aussi la Slovaquie et la Bohême, s'alimentait en sel au moyen âge dans la région subcarpathique, le pays des Slaves bulgares. Le savant tchécoslovaque en détermine exactement les limites: c'était le territoire compris entre la Pannonie hongroise, la principauté d'Achtum, la Transylvanie et l'ancienne Slovaquie ⁵⁵). C'est là que passaient les deux anciennes routes du sel qui toutes deux partaient de la Theiss: la première franchissait les monts de Slovénie et la vieille frontière, à côté du Danube, suivant le cours de la Zad'va jusqu'à son confluent avec la Theiss. C'est là que se dressait la vieille cité de *Solnik* (en hongrois Szolnok), station de transbordement à la frontière moravo-bulgare d'antan, où le sel apporté par des barques était chargé sur des chariots ou des bêtes de somme pour être porté des régions de la Theiss dans celles du Danube et plus loin encore. La seconde route partait des abords d'Ostrihom, dans la vallée de l'Ipla, pour pénétrer dans la vallée de la Slana et arriver de la sorte également à la Theiss, un peu plus au nord ⁵⁶). Aux bouches de l'Ipla il y avait une localité, *Salka*, où l'on percevait

55) O. c., p. 18.

56) *Ibid.* p. 6.

la douane du sel. Un peu plus loin, sur la même rivière, se dressait un autre établissement, *Sah-út*, c'est-à-dire „la route du sel”, où sont attestés en 1138 „des transporteurs de sel”, *allatores salis*. La route de l'Ipla pénétrait dans la vallée de la Slana dont le nom même, remarque Chaloupecky, est un souvenir indiscutable du commerce du sel. Au confluent de la Slana il y avait „le port du sel”. Ces vieilles voies permettaient de passer de la grande Moravie vers l'est dans la région de la Theiss dans la contrée des Slaves bulgares. Solnik et les bouches de la Slana ont été, pense l'auteur, des stations du sel également du temps de Swatopluk de Moravie et de Wladimir de Bulgarie. Le sel y était amené sur la Theiss des dépôts salins de la frontière transylvaine.

Tous ces faits, rigoureusement établis par le savant tchécoslovaque, montrent clairement que c'est uniquement dans la région de la Theiss supérieure, le pays des Slaves bulgares, que le khan pouvait empêcher l'importation du sel en Moravie. Sa domination, qui du Danube remontait jusque là, entourait ainsi de deux côtés, à l'ouest et au nord, la Transylvanie, où elle n'a jamais existé. Il pouvait empêcher cette importation égale-

ment aux embouchures du Murăș, qui ne se trouvent pas non plus en Transylvanie ⁵⁷⁾.

5. On a souvent invoqué aussi, comme principal argument, le prétendu document de 1231, relatif à la propriété d'un Roumain du pays de Fagarash (Țara Făgărașului). A en croire ce document, la propriété était en possession de la famille de père en fils „depuis le temps où ce pays des Valaques était, dit-on, le pays des Bulgares” (a temporibus iam quibus ipsa terra Blacorum terra Bulgarorum extitisse fertur) ⁵⁸⁾. D. Onciul chez nous, Zlatarski chez les Bulgares, le considèrent comme le témoignage d'un souvenir conservé vivace de l'ancienne domination bulgare en Transylvanie. Malheureusement, la science hongroise a depuis longtemps prouvé que ce fameux document n'est qu'un simple faux. D'abord Tagányi Károly, dans la recension qu'il a consacrée à la collection de documents (Urkundenbuch) de Zimmermann et Werner ⁵⁹⁾; puis Dr. I. Karácsonyi dans son „Catalogue des documents faux, fautivement datés ou non datés jusqu'en 1400”, où il enregistre sous le No. 81 ce document de 1231

⁵⁷⁾ N. Iorga, *Notes d'un historien relatives aux événements des Balkans* (1914), Études byzantines, I, Bucarest 1939, p. 16.

⁵⁸⁾ Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor*, I, p. 120, le document XCIII.

⁵⁹⁾ *Történelmi irodalom*, Századok, 17 (1893), p. 55.

comme un faux de Kemény⁶⁰). Il reprit la question et produisit ses arguments définitifs dans une communication: „*Megjegyzések az oláh telepítés kérdéséhez* (Remarques concernant le problème de la colonisation des Roumains)⁶¹).

6. A l'appui de l'idée qu'il soutient, le regretté Onciul produit encore le *Géographe de Ravenne* qui écrivait à la fin du VII-e siècle. Ce dernier mentionne, nous dit Onciul, en dehors de la „Mésie inférieure“, „où habitent maintenant les Bulgares“, „la Mésie inférieure d'outre-Danube“ (mais l'expression ne figure pas chez le Géographe), où il établit toute une série de cités romaines dont certaines se trouvent en Transylvanie, jusqu'à Porolissum. L'expression „la Mésie d'outre-Danube“ n'apparaît dans aucune source jusqu'à lui, remarque Onciul; „ce nom est employé par l'auteur, évidemment, par rapport à son temps“, ajoute-t-il, mais, nous le répétons, cette appellation n'existe pas dans le texte original. Par une interprétation fautive, l'historien la tire d'une phrase du Géographe,

60) *A hamis, hibáskeltő és keltezetlen oklevelek jegyzéke 1400—ig*, Budapest 1902, p. 15.

61) *Századok*, 1908, pp. 847—849. Nous devons la transcription de ces pages à l'obligeance de notre collègue I. Moga de Cluj.

fruit d'une confusion qui n'est pas la seule chez cet auteur.

Mais, chose plus curieuse, la confusion la plus grande est le fait d'Onciul, car, en réalité, le Géographe s'exprime en ces termes: „*In qua Mysia plurimas fuisse civitates legimus, ex quibus aliquantas designare volumus, id est...*” (suivent leurs noms)⁶²). Plus loin il dit: „*Item trans fluvium Danubium sunt civitates Mysiae inferioris, id est*” (suivent encore les noms)⁶³).

Le Géographe de Ravenne parle donc de la *Mésie romaine*, „où habitent maintenant les Bulgares”, et, suivant les sources dont il disposait, il montre quelles étaient les cités de cette province. Il ajoute ensuite qu'*au delà du Danube, trans fluvium Danubium*, il y a aussi *des villes de la Mésie inférieure, sunt civitates Mysiae inferioris*, et il les énumère. Dans sa bizarre description qui fourmille d'erreurs et de confusions, le Géographe se faisait une idée erronée des frontières de la Mésie romaine qui le préoccupe, et non des Bulgares dont il ne s'occupe pas et qu'il ne mentionne que pour mieux préciser son idée, ainsi qu'il procède avec la Dacie, „*Dacia pri-*

62) *Ravennatis anonymi cosmographia et Guidonis geographica*, éd. M. Pinder et G. Parthey, Berolini, 1860, p. 186 (IV, 7).

63) *Ibidem*, p. 188.

ma et secunda", où il affirme que „maintenant (depuis peu) habitent les Avars" (ubi modo Uni qui et Avari inhabitant) ⁶⁴). Mais Onciul, recherchant là à tout prix la domination des Bulgares, se demande, et après lui Xénopol: „Comment le Géographe en vient-il à changer ainsi la carte de l'ancienne Dacie et à mettre la Transylvanie et la Valachie dans la Mésie inférieure, le pays des Bulgares ? Nous ne trouvons pas d'autre motif, répond-il aussitôt, que le fait que ces pays dépendaient en ce temps-là également du pays des Bulgares, appelé par lui la Mésie inférieure" (ce que le texte ne contient point). Il est évident pour quiconque que ce n'est pas pour cela que nous trouvons chez le Géographe les cités de Transylvanie en Mésie inférieure, mais parce que lui, avec l'inexactitude qui le caractérise, confond les frontières de la Mésie, tout comme il confond celles de la Dacie.

Ce qui amena encore notre historien à comprendre si fautivement ce passage du Géographe, ce fut l'obsession de „la Bulgarie d'outre-Danube" de l'anonyme byzantin (Βουλγαρία (ἐκεῖθεν τοῦ Ἰστρου ποταμοῦ. La preuve en sont les termes avec lesquels il achève son argumentation: „La Mésie transdanubienne du Géo-

64) IV, 14 (p. 202).

graphe de Ravenne de la fin du VII-e siècle est donc identique à la *Bulgarie transdanubienne* du début du IX-e siècle des écrivains byzantins" ⁶⁵). Mais nous avons vu où il faut situer exactement la „Bulgarie transdanubienne“, qui réduit l'expression du Géographe à une simple fiction.

Au reste, les inexactitudes du Géographe de Ravenne ont été signalées depuis longtemps. L'éditeur lui-même, le savant G. Parthey, nous fait à cet égard l'aveu suivant: „In die dadurch gebildeten Sektoren vertheilt er die verschiedenen Länder des Erdkreises in so abenteuerlicher Weise, dass man leicht sieht, er habe die Karten des von ihm öfter citirten Ptolemaeus gar nicht gekannt" ⁶⁶). De son côté E. Schweder, parlant de l'intéressante carte du Bénédictin Beatus (VIII-e siècle) et précisant les rapports qu'il y a entre celle-ci, la Table de Peutinger et le Géographe de Ravenne, souligne en plusieurs endroits les lacunes de ce dernier ⁶⁷). Quant à la description de la Germanie et de la Gaule, il reproduit l'opinion suivante du grand

65) *Teoria lui Rösler*, „Convorbiri Literare“, XXIX, p. 331. Cf. *Originile Principatelor*, note 19.

66) *Geographus Ravennas beim Riccobaldus Ferrariensis*, *Hermes*, IV, Berlin, 1870, p. 134.

67) *Über eine Weltkarte des achten Jahrhunderts*, *Hermes*, XXIV, Berlin 1889, p. 602.

Mommsen (Berichte über d. Verh. d. Sächs. Gesellschaft d. Wiss. - Leipzig 1851): „Bei der Schilderung von Kärnthen, Alemannien, Thüringen, Sachsen, Friesland, Franken, der Bretagne, Aquitanien und der Gascogne hat der Kosmograph die Karte so gut wie ganz bei Seite gelegt und nach eigentümlichen, sehr merkwürdigen und in sich ziemlich zusammenhängenden Angaben diese Länder geschildert“.

L'auteur relève un exemple tout à fait caractéristique des fantaisies de notre Géographe. Müllenhoff a montré, en ce qui concerne l'Aquitaine et la Gascogne, que le Géographe s'est servi de la *Notitia Galliarum*, et Schweder prouve qu'il a omis plusieurs noms qui y figuraient. Bien plus, deux régions distinctes, „Septimania“ et „Provincia“, apparaissent chez lui sous une seule appellation : „Provincia Septimana“. Mommsen avait soupçonné que, si le Géographe avait utilisé pour ces régions une carte, le fait expliquerait bien pourquoi il a uni les deux noms de „Septimania“ et „Provincia“ en un seul: „Provincia Septimana“. Schweder nous assure qu'un coup d'oeil jeté sur la carte prouve en vérité combien la supposition de Mommsen est fondée: „Auf der Karte fehlt der Name Narbonensis, die Bezeichnungen „Provincia“

und „Septimania“ stehen aber so neben einander, dass sie sehr leicht mit einander vereinigt als Provincia Septimania aufgefasst werden könnten“⁶⁸⁾.

C'est pour toutes ces raisons qu'il faut exclure le Géographe de Ravenne des sources historiques invoquées à l'appui d'une domination bulgare sur la rive gauche du Danube.

7. Quant au *Géographe bavarois*, également invoqué en faveur de la théorie en cause, il ne renferme aucune indication qui permette une semblable conclusion. La „*Descriptio ciuitatum et regionum ad septentrionalem plagam Danubii*“⁶⁹⁾ est en réalité une sèche énumération des régions habitées par les nombreuses tribus slaves ainsi que par certaines autres non-slaves (il est question en effet des Petchénègues, des Khazars, des Finnois, des Ougres) qui se rencontrent dans l'espace du nord du Danube, depuis celles de l'ouest, des frontières danoises (qui propinquoires resident finibus Danaorum), de la Germanie, des régions de la Baltique, de la Galicie et de la Pologne. Le Géographe mentionne d'abord les tribus voisines de son pays: les Bodrizes du nord, les Wélètes (Wlci), les

68) Art. cité, p. 603.

69) Le texte chez Šafarik, *Slavische Alterthümer*, II-e vol., Leipzig 1844, p. 673 sq.

Glinjanes, les Wjetnici, les Smeldingi, les Moritchanes, les Tchèques, les Moraves, puis les Bulgares dont il dit: „Vulgarii, regio est immensa et populus multus”. Il conclut, pour mieux éclaircir les choses: „iste sunt regiones quae terminant in finibus nostris”. Au IX-e siècle, où vit le Géographe, les Bulgares, nous l'avons vu, après la destruction de l'empire des Avars, s'étaient étendus vers le nord, entre le Danube et la Theiss, et ils purent être signalés par l'auteur comme étant voisins des Francs. Le Géographe bavarois n'est par conséquent pas un témoignage de la domination des Bulgares dans les actuels pays roumains.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

III.

L'État bulgare disparaît en 1018, détruit par le Bulgaroctone. Dès lors la domination byzantine s'installe pour environ deux siècles dans les Balkans; la frontière nord de l'empire atteint de nouveau le Danube. A la place de l'ancienne Bulgarie danubienne s'organise, au lendemain de la victoire de Tzimiskès, en 971, le duché byzantin de Paristrion (Paradounavon), à la tête duquel resta continuellement, jusqu'à la révolte des Assénides, un

gouverneur impérial ⁷⁰⁾. Si nos territoires de la rive gauche du Danube avaient été, comme le prétendent tant de savants, partie intégrante de la Bulgarie, ils ne se seraient pas fait faute de tomber sous la coupe de l'empire. Mais l'autorité du duc de Silistrie s'est toujours arrêtée aux rives du Danube. Au delà du fleuve, les territoires furent occupés par des barbares, Petchénègues et Coumans, auxquels les armées de l'empire s'évertuaient constamment à interdire l'accès des Balkans ou à faire rebrousser chemin chaque fois qu'ils réussissaient à franchir le fleuve.

La révolte des Vlaques et des Bulgares conduits par Pierre et Asan créa, en 1185—1186, le second empire bulgare. L'histoire de la fondation et du développement de cet État, de création et de dynastie roumaines, est bien connue. Par contraste avec l'époque du premier empire bulgare, des sources contemporaines assez nombreuses sont aujourd'hui à notre disposition pour nous informer sur le nouveau tsarat. Celles-ci ne peuvent plus laisser libre cours à des opinions risquées et à de simples jeux de la fantaisie. D'après ce que ces sources nous relatent, on voit la participation de la population de la rive gauche

70) N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon, et de Bulgarie*, Bucarest, 1946.

du Danube, Coumans et Roumains, aux luttes des Assénides contre l'empire. Une influence culturelle et religieuse a donc pu s'exercer alors sur les Roumains au nord du fleuve, à la suite de cette collaboration à l'action commune. L'État bulgare arrive, dans la première moitié du XIII-e siècle, à une grande prospérité qui rend possible une telle influence; mais une domination politique sur nos pays n'a jamais existé à cette époque-là. Les sources l'auraient enregistrée; or, à cet égard, elles sont d'un mutisme absolu.

Néanmoins, D. Onciul soutient que l'État des Assénides s'étendait aussi sur la Valachie.

Pour lui, „Negru-Vodă”, comme personification de la fondation de l'État, représente dans la tradition, à tous les points de vue, la domination des Assénides en Valachie ⁷¹⁾.

L'empire des Assénides était même formé, à l'avis de notre historien, de la *Bulgarie* et de la *Valachie* en tant que deux pays distincts; mais ses arguments ne résistent pas à un examen critique sérieux.

La première preuve en est pour l'éminent historien le fait que les successeurs de Pierre et d'Asan portent le titre d'„empereurs des Bulgares et des Roumains”, ou „de Bulgarie

71) *Originile Principatelor române*, pp. 33—34.

et de Valachie", et que l'archevêque de Trnovo s'intitule: „primat de toute la Bulgarie et Valachie". Dans les titres de Ioannices deux dénominations apparaissent également. De cette titulature, conclut notre historien, il ressort que l'empire roumano-bulgare des Assénides était formé de deux pays différenciés quant à la nationalité: la Bulgarie et la Valachie. Il produit encore un argument en faveur de sa thèse: la correspondance de Ioannice avec le pape relative au conflit avec les Hongrois à propos des frontières „de la Bulgarie et de la Valachie avec la Hongrie" ⁷²). Il invoque aussi „la tradition bulgare", une Histoire des tsars bulgares, écrite en 1762 par Paisij de Chilandar, oeuvre dont la valeur historique est très contestable, comme nous le montrerons.

Mais le second empire bulgare a été créé par la révolte des Vlaques si nombreux de l'Haemus, auxquels se sont joints aussi les Bulgares; les initiateurs du mouvement qui ont donné à l'empire la nouvelle dynastie étaient également des Vlaques. Il n'y avait donc rien que de naturel à ce qu'ils s'intitulassent empereurs „des Bulgares et des Vlaques" ou, pour indiquer le territoire sur le-

72) O. c., p. 28.

quel s'étendait leur domination, „de Bulgarie et de Valachie”.

Les historiographes français de l'empire latin de Constantinople parlent ordinairement de la *Blaquie*, pour désigner tout l'empire des Assénides — ce que reconnaît Onciul lui-même ⁷³⁾. Villehardouin appelle souvent Ioannice tout simplement „roi de Blaquie” et pas seulement „roi de Blaquie et de Bougrie”. Dans la correspondance de ce tsar avec le pape relative au différend avec les Hongrois il ne peut être question des frontières de la Hongrie avec la Bulgarie d'une part, et la Valachie d'autre part. Les termes vont ensemble, sont inséparables.

Par „Valachie” il faut entendre, dans toutes ces mentions, le pays d'où partit le mouvement, aux monts Haemus; ce pays se confond même avec la „Bulgarie”, étant donné que le chroniqueur appelle parfois Ioannice „roi de Blaquie” seulement et désigne d'autres fois son État du nom de „Bulgarie”. Un passage de Villehardouin est à cet égard significatif: „Alors Iohannisse sortit de Blaquie avec ses armées et avec une grande armée de Comains qui lui étaient venus, et il entra en

73) O. c., note 42, p. 151.

Romanie''⁷⁴). Ces mots nous montrent, sans aucun doute possible, que Ioannice sortit, avec les forces dont il disposait, de son pays qui est ici appelé, par brièveté, Blaquie (Valachie), mais il avait encore avec lui une grande armée de Coumans, qui venait justement de lui arriver. Les Coumans n'avaient pu venir que de la Valachie alors occupée par eux. Le nom de „Blaquie'' ne peut donc se rapporter qu'à la Bulgarie proprement dite d'entre le Danube et l'Haemus; car, s'il se rapportait au pays de la rive gauche du fleuve, l'expression „qui venait justement de lui arriver'' n'aurait pas de sens, puisque là-bas les Coumans étaient chez eux.

Mais nous avons encore là-dessus d'autres indications tout aussi catégoriques. Nous lisons dans les écrivains croisés de l'époque par deux fois la définition précise de la „Valachie'' de la titulature des tsars bulgares. N. Jorga les a signalées pour la première fois dans le grand ouvrage de la fin de sa vie. Robert de Clari, parlant une fois de Ioannice, „Jehans li Blakis'', caractérise ainsi son pays: „*Si est Blakie une moult fort tere, qui toute est enclose d'unes montaignes si que on n'i*

74) Éd. Edmond Faral, *Les classiques de l'histoire de France au moyen-âge*, Coll. Budé, Paris, t. II, § 461 (p. 277).

puet entrer ne issir fors par un detroit"⁷⁵). Au paragraphe suivant, il montre comment Ioannice gagna les chefs de „Valachie”, „les haus homes de Blakie”, devenant leur seigneur, et comment il traita avec les Coumans voisins qui vinrent lui prêter main forte. A cette occasion le chroniqueur précise que la Coumanie se trouve aux confins de la Valachie: „Or est Commaine une tere qui marchist⁷⁶ a Blakie”. La Coumanie, on le sait, était la Valachie, au nord du Danube; la „Blakie” du chroniqueur ne peut donc être située qu'entre le Danube et l'Haemus.

Une deuxième précision sur la „Valachie” nous est fournie par l'empereur Henri, dans sa lettre au pape Innocent III (1205), à propos des circonstances qui ont entraîné la captivité de son frère, l'empereur Baudouin. Il raconte que ce dernier était sorti de la capitale avec une petite escorte et avait marché sur la ville rebelle d'Andrinople: „contra caput rebellionis, Adrianopolim videlicet, quae est civitas Graeciae munitissima et *montibus tantum interpositis Blanchorum affinis popu-*

⁷⁵) *La prise de Constantinople*, LXIV, ap. Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin 1873, p. 51.

⁷⁶) *Ibidem*, LXV. Du v. fr. *marche* (germ. *marka*), pays de frontière. Voy. Hatzfeld-Darmesteter, *Dictionnaire général de la langue française*, s. v.

lis" 77). Ce qui renvoie derechef au pays d'entre le Danube et l'Haemus.

Onciul voit une autre preuve à l'appui de sa thèse dans l'expression bien connue de Ruysbroek : „Valachia, quae est terra Assani", qui, selon lui, indiquerait également la Valachie du nord du Danube (la Țara-Românească). Mais il ne peut être question que de la Dobroudja, vu que le voyageur énumère, en partant du Don, les pays d'outre-Danube en direction de Constantinople (etiam ultra Danubium versus Constantinopolim).

Le savant historien trouve encore un argument, aujourd'hui périmé, pour appuyer son point de vue: „Comme successeurs des Assénides, affirme-t-il, les princes de la Valachie et, après eux, ceux de Moldavie aussi, voulant exprimer leur souveraineté, s'appelaient tous *Ican* (=Jean), par abréviation, *Io*. Ce nom princier, mis devant le nom personnel, est hérité du premier Jean de l'empire roumano-bulgare, appelé aussi Ioannice ou Calojean, qui a été le premier reconnu par les États européens comme souverain des Roumains et des Bulgares. De même, les successeurs des Assénides en Bulgarie s'appelaient,

77) Migne, P. L., CCXVII, col. 292—294. Dans l'original la fausse lecture: *affinibus*.

eux aussi, *Ioan* (= Jean,) tout comme nos princes régnants" ⁷⁸⁾).

Mais le sens de ce terme qui, paléographiquement, est la simple abréviation du nom byzantin de Ἰωάννης, a préoccupé plus d'un savant, et Onciul n'est pas le seul à l'avoir mis en relation avec le nom du tsar Ioanice ⁷⁹⁾).

Personne avant notre jeune slaviste Damian Bogdan n'a cherché à rapprocher cette abréviation de celle de la souscription des empereurs byzantins du nom de Jean, pour cette bonne raison que, jusqu'aux récents travaux de M. Franz Dölger: *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo* (Archiv für Urkundenforschung, XI, 1929) et *Faksimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, München, 1931, on ne possédait pas d'exposé sur la diplomatique byzantine. Aujourd'hui, grâce à ces excellentes publications du savant allemand et à la suite des études de M. D. Bogdan ⁸⁰⁾,

78) *Originile Principatelor*, p. 33.

79) Venelin en a tiré la conclusion absurde que la Valachie a été une province bulgare, nos Voévodes de simples fonctionnaires ou lieutenants des tsars bulgares qui voulaient exprimer par la particule *Io* les souverains qui leur avaient accordé la possession de la Valachie(!).

80) Voir surtout le compte-rendu concernant la publication de Dölger, „Revista istorică română”, III (1933), p. 290, et *Diplomatica slavo-română din secolele XIV și XV*, București, 1933, p. 86.

ainsi que des précisions apportées ensuite par M. D. Ciurea⁸¹⁾, il ne fait plus l'ombre d'un doute que ce 'IΩ des diplômes des Voévodes roumains a été emprunté, vers la moitié du XIV-e siècle, à la chancellerie bulgare, où il apparaît pour la première fois sous le tsar Alexandre (1342) qui, à son tour, n'avait fait qu'adopter dans sa chancellerie le formulaire byzantin contemporain. Le basileus Jean V Paléologue, comme aussi d'autres empereurs du nom de Jean (Comnènes et Paléologues), signait, en effet, les documents, — ainsi qu'on le voit sur les fac-similés publiés par Dölger — de cette abréviation de son nom, laquelle se montre aussi sur ses monnaies.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Elle n'a donc rien à faire avec le tsar Ioan-nice, et encore moins avec la prétendue domination bulgare sur nos pays.

Résumons. Comme il ressort de ce long exposé, *aucun des arguments invoqués pour prouver l'appartenance de tous les pays roumains à l'ancien État bulgare ne résiste à une critique objective.*

L'expansion bulgare a eu, au cours de toute son histoire, un autre but: celui de s'emparer

81) *Problema originii și sensului lui Io în intitulăția și subscripția documentelor românești*, An. Ac. Rom., Mem-sect. ist., s. III, t. XXVI, mem. 4, București, 1943.

des territoires de la Péninsule qui ont pu attirer les Bulgares par leur richesse et où ceux-ci trouvaient un appui dans les nombreux îlots slaves formés en tant d'endroits, à la suite de la longue et tenace immigration du nord du Danube. Toute l'histoire byzantine enregistre cet effort bulgare en direction du sud et de l'ouest et, quand il y avait un chef énergique, tel Kroum et Syméon, en direction de Byzance. Pareil effort n'a jamais été enregistré au delà du Danube, hormis la région occidentale et celle des bouches du fleuve, route de passage des Barbares. Ni Kroum ou Asparouch, ni même le grand tsar Syméon n'ont été une seule fois les maîtres de la Valachie et de la Moldavie, encore moins de la Transylvanie.

Voilà la vérité que dorénavant l'histoire ne pourra plus ignorer.

DEUXIÈME PARTIE

L'INTRODUCTION DU RITE SLAVE
CHEZ LES ROUMAINS

BCU Cluj / Central University Library Cluj

I

A la prétendue domination bulgare au nord du Danube se rattache un problème obscur et complexe de notre passé: *l'introduction de la langue slave dans notre Église.*

A. D. Xénopol place la diffusion du christianisme slave au nord du Danube à l'époque de Boris-Michel, à la fin du IX-e siècle. Il estime que, dès leur christianisation, les Bulgares entreprirent „une propagande très active pour l'expansion de cette foi dans tout leur empire qui s'étendait au nord du Danube sur la Valachie et la Transylvanie". Les Slaves „ont toujours été un peuple intolérant qui a cherché à imposer aux autres peuples sa religion", affirme l'historien, sans produire d'autre preuve que l'exécution à la Cour de Boris des boyards ennemis de la nouvelle croyance¹).

1) Voir le chap. „Creștinismul bulgăresc la Români" (Le christianisme bulgare chez les Roumains), t. II-e, éd. III-e, pp. 115—116.

D. Onciul partage ce point de vue, en parlant des mêmes prémisses. „La dépendance politique de l'empire bulgare, affirme-t-il, a eu, bien entendu, pour conséquence la mise en dépendance de l'Église bulgare des Roumains du nord du Danube" ²⁾. La conversion des Bulgares sous Boris (864) „décida du sort de l'Église roumaine". Montrant les circonstances dans lesquelles les disciples des deux Apôtres des Slaves vinrent en Bulgarie, amenant avec eux le rite slave, Onciul conclut: „Alors toute la Dacie, à l'exception de la Moldavie, dépendait de l'empire bulgare. Étant dans cette dépendance, les Roumains de Dacie ont reçu eux aussi le rite slave, maintenu dans l'Église bulgare même après le rétablissement par Syméon des rapports avec Rome. Nos rapports avec l'Église bulgare continuant aussi après la suppression de l'empire bulgare (1018), le rite slave poussa des racines si profondes chez nous qu'il se maintint dans notre Église jusqu'au XVII-e siècle" ³⁾.

Les sources qu'invoquent les deux historiens sont les mêmes.

1. Dans le journal „Traian" de 1869 ⁴⁾, B.

2. *Originile Pirncipatelor române*, note 24, p. 136.

3) O. c., p. 140.

4) Nr. 42, du 3 août.

P. Hasdeu commença à publier une série d'articles sous le titre: „La langue slave chez les Roumains jusqu'en 1400". Il montre dans un paragraphe ⁵⁾ que l'introduction du slave chez nous présente deux phases principales: „l'apostolat des saints Cyrille et Méthode, qui est le point primordial de ce fait, et l'étroite alliance de plus tard avec les Bulgares sous la dynastie des Assénides qui est comme le chaînon de transition grâce auquel on entre ensuite directement dans l'histoire des deux principautés danubiennes". Après avoir expliqué l'introduction du christianisme chez les Bulgares et la création de la langue „slave ecclésiastique", Hasdeu affirme que, en raison de sa situation géographique, cette langue était dans l'impossibilité „de passer de la Bulgarie chez les Moscovites ou les Moraves sans se diriger et se heurter nécessairement aux vastes régions roumaines d'entre le Dniester et la Theiss, de sorte que le début de la rencontre de nos ancêtres avec le parler slave doit être précisément recherché vers la fin du IX-e siècle".

„Cette preuve générale—continue le grand érudit—rien ne nous empêche toutefois de la fortifier par un témoignage tout spécial, qui

5) Cap. I, § II: „L'époque et les causes de l'introduction du slave chez les Roumains".

a échappé, nous ne savons comment, à tous nos historiens et à tous nos philologues et qui est renfermé dans le texte d'un vieux manuscrit de Bohême, selon lequel, alors que les saints Cyrille et Méthode prêchaient en Moravie, leurs disciples faisaient dans le même temps une zélée propagande dans toutes les provinces plus ou moins proches, à savoir Besrad en Hongrie, Wiznog en Pologne, Nawrok en Russie, Oslaw en Silésie et Moznopon parmi les Roumains des Carpathes: in *Alpibus Valachicis Moznopon*" 6).

Xénopol adopte dans son Histoire la source signalée par Hasdeu et la présente comme „une chronique presque contemporaine" 7). Mais I. Bogdan, dans la critique si pénétrante qu'il en fit 8), a démontré que l'évangélisation de Moznopon dans les montagnes des Roumains est une pure invention; le document qui servit de source à Stredowski est de sept ou huit siècles plus récent que l'époque de Cyrille et Méthode. Il n'a pas par conséquent aucune valeur historique. Tous les noms du passage respectif sont des inven-

6) Hasdeu renvoie, en note, comme suit: „Mss. Welehrad. apud Stredowski, *Moravia sacra*, 11, 8, p. 231.

7) T. II-e, éd. III-e, p. 116.

8) „Analyse critique de quelques notices concernant l'introduction de la liturgie slave chez les Roumains", *Convorbiri Literare*, XXIII (1889), pp. 314—315.

tions des moines moraves postérieurs, étant donné qu'ils ne se trouvent dans aucune des „Vies“ authentiques et anciennes des Apôtres slaves.

2. A. Xénopol s'arrête également sur la tradition conservée par Démètre Cantemir relative au remplacement, sous Alexandre le Bon, des caractères latins par les lettres slaves, et il croit que cette tradition nous a été gardée, sous une autre forme, dans l'„Histoire slavo-bulgare“ de Païsiij, connue encore sous le nom de „Carstvennik“, dans laquelle est esquissée la biographie des tsars bulgares. Cette compilation renferme aussi un épisode sur la conquête des Valachies et l'introduction chez nous de la liturgie bulgare à la place de la liturgie latine. Nous le reproduisons dans la traduction exacte de Bogdan:

„Il est dit, dans les vieux manuscrits, au sujet de cet Asan l'ancien, que, sur le conseil de saint Jean, le patriarche, il aurait fait venir d'Ochrida le saint père Théophylacte et l'aurait établi à Trnovo comme patriarche. Cet homme très sage et docteur de l'univers éclaira et purifia la Bulgarie de ses diverses hérésies; il nettoya pareillement d'hérésies la Valachie, puisque les Valaques avaient reçu l'hérésie latine. Saint Théophylacte poussa Asan à marcher contre les Valaques.

Il soumit la Valachie et interdit aux Valaques de lire en latin et de suivre la langue romaine et il leur ordonna de lire en slavon et de suivre la foi pravoslave (orthodoxe)''.

Un peu plus loin, le moine affirme qu'„Asan soumit à son pouvoir les deux Valachies'', et ainsi il fut glorifié ici-bas et appelé empereur du monde entier.

„Le parallèle bulgare de la légende roumaine est plus rationnel'', déclare Xénopol; il dit qu'Asan a extirpé de notre Église la *langue* latine, non pas les caractères. Le savant historien accorde à ce récit une importance particulière, voyant une concordance parfaite entre les deux légendes conservées chez les Roumains et les Bulgares. „L'accord inattendu de deux sources si distinctes, mais qui pouvaient être si bien informées, vu qu'elles se rapportaient à des faits qui se sont passés entre les deux peuples, donne à ces légendes la valeur de témoignages historiques qui ne peuvent être négligés'' 9). Ce qui reste, prétend Xénopol, en tant qu'essence de la légende, c'est le fait qu'„avant le christianisme bulgare, il y avait chez les Roumains le christianisme romain, qui avait précisément été expulsé par violence par un empereur bulgare, chose qui toutefois se pro-

9) O. c., p. 118.

duisit bien avant Asan, justement à l'époque du roi Bogor [Boris] ou de son successeur Syméon" ¹⁰⁾).

Onciul invoque pareillement „la tradition bulgare" de l'ouvrage de Păisij. Les deux Valachies soumises par Asan „concordent parfaitement, dit-il, avec l'Olténie des Basarab qui rendaient hommage à Negru-Vodă et avec la Valachie Noire, fondée par Negru-Vodă de notre tradition", personnification des Assénides eux-mêmes, qui, „dans la partie orientale de la Valachie, furent les fondateurs de l'État" ¹¹⁾).

Mais tout cet échafaudage a été renversé par la critique éclairée de Ioan Bogdan.

Păisij, un moine bulgare qui vécut longtemps à l'Athos, indigné des railleries que se permettaient Grecs et Serbes sur le compte de sa nation, voulut ressusciter le passé glorieux des Bulgares, alors tombés si bas, et il composa en 1762 l'„Istoriija slaveno-bolgarska", appelée aussi, d'après la première édition, „Carstvennik". L'entreprise était, comme le prouve Bogdan, au-dessus des forces de Păisij, et il dut se contenter de compiler des sources de deuxième et troisième main. Dépourvu d'une culture supérieure, le moine

10) *Ibidem*, p. 119.

11) *Originile Principatelor române*, pp. 36—37.

employa ces sources sans aucune critique, et l'éminent slaviste estime que son récit n'a aucune valeur scientifique, produisant à l'appui de son affirmation l'avis de Jireček. Ce dernier reconnaît, en effet, que pour l'étude critique du passé bulgare l'oeuvre de Paisij n'a pas plus de valeur que Firdusi pour l'histoire ancienne de la Perse et Kačić pour celle de la Dalmatie ¹²⁾).

Bogdan prouve qu'un passage de Mauro Orbini ¹³⁾, utilisé par Paisij en traduction russe, lui a fait croire que la Valachie existait à l'époque d'Asan comme État, ainsi qu'il en était de son temps. Il parle des „princes roumains” qui viennent en aide à Asan, ignorant qu'en 1186 il n'existait encore ni Principauté de Valachie, ni de Moldavie. Cette chose une fois admise, ajoute le critique, il ne fut pas difficile à Paisij de pousser plus loin ses combinaisons. Si les hospodars roumains ont accordé leur aide à Asan, c'est qu'ils devaient être dans une sorte de vassalité par rapport à l'empire bulgare. Quant à l'introduction de l'orthodoxie, Paisij s'autorise de vieux manuscrits, mais ne nous dit

12) „Für die kritische Erforschung der Vergangenheit Bulgariens hat Paysij's Arbeit keinen grösseren Werth, als etwa Firdusi für die altpersische und Kačić für die Dalmatinische Geschichte”. *Gesch. der Bulgaren*, p. 519.

13) *Il regno degli Slavi*, Pesaro, 1601.

pas lesquels: „Dans les sources bulgares connues jusqu'à présent, affirme Bogdan, la version de Paisij ne se trouve nulle part". Elle est si „fabuleuse", qu'elle apparaît plutôt comme une simple invention de l'auteur. Une „Vie" du patriarche Jean de Trnovo n'a pu se trouver sous ses yeux, affirme notre savant, car on ne connaît pas de patriarche de ce nom à Trnovo. Théophylacte, qui poussait à l'asservissement des Vlaques, n'a pas vécu du temps d'Asan, mais bien avant lui, et ce n'était pas un Bulgare, mais un Grec.

La compilation de Paisij doit donc être écartée du nombre des sources invoquées dans la question qui nous préoccupe.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

3. Un argument sérieux de ceux qui soutiennent l'introduction de la liturgie slave chez nous dès la fin du IX-e siècle consiste en la *dépendance de notre Église de l'archevêché d'Ochrida*.

A. Xénopol affirme que „les pays roumains ne dépendaient canoniquement d'aucun des évêchés bulgares de la rive du Danube, mais qu'ils étaient directement soumis au siège patriarcal bulgare", déplacé finalement à Ochrida. La Dacie était sous l'obédience spéciale du patriarche bulgare, soutient-il, „justement en tant que pays amené par la violence au christianisme bulgare et sur lequel

il fallait donc mettre en oeuvre une surveillance plus étroite". Ce qui confirme ce point de vue, dit-il plus loin, c'est le fait „que depuis les temps les plus reculés nous trouvons l'Église des pays roumains, aussitôt qu'elle s'est constituée, soumise au patriarcat bulgare d'Ochrida" ¹⁴).

D. Onciul est, lui aussi, du même avis. Lorsque le Bulgaroctone étend, par son édit de 1019, la juridiction de l'archevêque d'Ochrida également sur „les Vlaques de la Bulgarie entière" (καὶ τῶν ἀνὰ πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχων), Onciul pense qu'il est question des Vlaques du nord du Danube: „Voilà pourquoi, conclut-il, lorsque dans la suite l'Église roumaine des Principautés s'organise, nous la trouvons au début sous la dépendance de l'archevêché d'Ochrida. Cette dépendance date du temps de l'empire bulgare" ¹⁵).

N. Dobrescu ne diffère guère de ces deux historiens à cet égard. Selon lui, la dépendance de l'Église des Roumains du nord du Danube de l'archevêché d'Ochrida a duré jusque vers la fin du XII-e siècle ¹⁶). Au reste, c'est l'opinion de la plupart des savants

14) O. c., pp. 120—121.

15) *Originile Principatelor*, p. 142.

16) *Intemeierea mitropoliilor și a celor dintâi mănăstiri din țară* (La fondation des métropoles et des premiers monastères du pays), București, 1906, p. 8.

étrangers, en vertu de données qui n'ont plus aujourd'hui aucune valeur.

Xénopol, entre autres choses, affirme que, jusqu'en 1359, date de la création de la métropole d'Hongro-Valachie, „l'Église valaque dépendait d'autres patriarcats que celui de Constantinople", car, la même année, comme Alexandre Basarab demanda à ce dernier de lui consacrer un métropolite, „le patriarche y consentit à la condition expresse qu'à l'avenir le pays ne demandât plus de métropolite ailleurs qu'à Constantinople". Ce qui montre que cet autre patriarcat dont dépendait alors la Valachie n'était que celui d'Ochrida, précise notre historien, c'est le fait que, un peu plus tard, en 1390, „le patriarche grec, s'adressant à Mircea, le Voévode de Valachie, lui parle de „votre archevêque d'Ochrida" (ὁ ἀρχιεπίσκοπος ὑμῶν ὁ Ἀχριδῶν)¹⁷⁾. Il y aurait encore une autre preuve: „Vers le même temps, ajoute Xénopol, nous trouvons le Voévode Iuga, le prince-régnant de Moldavie, qui envoie chercher la bénédiction d'Ochrida pour installer en Moldavie un métropolite"¹⁸⁾.

Mais tous ces arguments, sérieux en apparence, sont aujourd'hui périmés.

Le premier, relatif à la condition formulée

17) Miklosich-Müller, *Acta Patriarchatus*, II, 230.

18) O. c., p. 121.

par le patriarche à Alexandre Basarab, „qu'à l'avenir le pays ne demandât plus de métropolitite ailleurs qu'à Constantinople", est dû à une interprétation erronée du texte grec, où l'on chercherait en vain cette idée. Dans sa réponse au Voévode, le patriarche ne faisait que lui imposer la reconnaissance de son droit d'envoyer lui-même un métropolitite, élu par le synode (ψήφ συνοδική dit le texte), ce qui était conforme aux canons, et il le dit clairement: ἵνα δηλονότι μετὰ θάνατον τοῦ τοιοῦτου ἀρχιερέως ὑμῶν εὐρίσκηται ἡ πᾶσα ἀρχὴ καὶ ἐπικράτεια τῆς Οὐγγροβλαχίας ὑπὸ τὴν καθ' ἡμᾶς ἀγιωτάτην τοῦ θεοῦ μεγάλην ἐκκλησίαν, καὶ χειροτονῆται ψήφω συνοδικῇ παρ' αὐτῆς, ὡς εἴθισται καὶ νενόμισται, ἀρχιερεὺς etc. ¹⁹⁾. Chose naturelle, d'ailleurs, lorsque nous savons que Hyacinthe de Vicina avait été appelé directement par le prince auprès de lui et que le patriarche avait dû sanctionner un état de fait.

Dans son travail sur la fondation de nos Églises ²⁰⁾, N. Iorga a donné à l'acte patriarcal sa juste interprétation. En consentant à la demande du prince-régnant, dit le grand historien, le patriarche reconnaissait un état de choses qu'avaient créé les besoins du pays

19) Miklosich-Müller, *Acta Patriarchatus*, I, p. 337.

20) *Les conditions de politique générale dans lesquelles furent fondées les Églises roumaines aux XIV-e—XV-e siècles*, Acad. Roum. Bulletin de la section historique, I (1913).

aussi bien que le désir d'une plus grande sécurité et d'un prestige supérieur de la part de l'évêque grec du Danube, et la tendance d'Alexandre lui-même à se présenter en seigneur bien établi et légitime. „L'ordre nouveau, ajoute Iorga, devait commencer de fait seulement après la mort du vieux Jacynthe — toléré plutôt dans sa qualité nouvelle — alors que le Siège patriarcal se réservait formellement, avec insistance, comme une condition indispensable de sa tolérance, le droit d'envoyer directement au même Alexandre ou à son successeur le métropolite, évidemment Grec, tiré de la Cour patriarcale, des „cellules“ de l'oecuménique”²¹⁾.

Quant aux deux autres arguments invoqués par Xénopol et par d'autres, le savant grec M. Lascaris, qui a le mérite d'avoir écarté définitivement cette erreur persistante des historiens, dans la question de la primauté de l'archevêché d'Ochrida, les a infirmés tous les deux²²⁾.

Mircea, auquel le patriarche d'Ochrida s'adresse pour lui dire : ὁ ἀρχιεπίσκοπος ὑμῶν ὁ Ἀχριδῶν, et que tant de savants, y compris

21) *Ibidem*, p. 126.

22) Joachim, métropolite de Moldavie et les relations de l'église moldave avec le patriarcat de Peć et l'archevêché d'Achris au XV-e siècle, Acad. Roum., Bulletin de la section historique, t. XIII (1927), p. 129 sq.



Xénopol, identifiaient avec Mircea le Vieux de Valachie, est en réalité, comme l'a prouvé Jireček, un autre Mircea (Μύρζας), seigneur de Valona, Chimara et Bérat²³).

L'autre argument, selon lequel Iuga-Vodă de Moldavie „envoya au patriarcat d'Ochrida et obtint tout d'abord la bénédiction, et établit Théoctiste comme métropolite”, argument tiré d'un passage de la Chronique d'Ureche, M. Lascaris remarque à bon titre que dans l'édition critique de cette chronique, publiée par C. Giurescu, le passage en question est considéré comme une interpolation postérieure, provenant de la rédaction interpolée de Misail Călugărul. Giurescu père a prouvé que les modifications subies par la chronique d'Ureche dans cette rédaction de Misail Călugărul n'ont aucune valeur. En ce qui concerne le passage qui nous préoccupe, Misail n'a pas compris la phrase des *Annales de Putna* où il est dit que le sacre de Théoctiste se perpétua sous le „despote Georges”; estimant que ce despote est un prince moldave, notre interpolateur mit le sacre de Théoctiste sous le règne de Iuga-Vodă²⁴).

M. Lascaris a encore prouvé que Théoctiste a été sacré métropolite (en 1451 ou 1452) par

23) *Ibidem*, p. 140.

24) *Ibidem*, p. 137.

Nicodème, archevêque de Peć, et non, comme on le croyait habituellement, par un archevêque d'Ochrida. La source roumaine qui nous fournit ce renseignement, les *Annales de Putna*, raconte que Théoctiste a été sacré sous le règne d'Alexandrel (1449—1455) par le patriarche Nicodème de „Serbie”. Or, M. Lascares prouve que dans les documents du XVII^e siècle Ochrida est considérée comme se trouvant en Serbie. La confusion, comme le savant grec le remarque très bien, a été facilitée par le fait que la source susmentionnée ajoute que le sacre eut lieu „sous le pieux despote Georges”, qui ne peut être que Georges Brancović, despote de Serbie (1427—1456). Par conséquent ce fut le patriarche Nicodème de Peć, et non pas celui d'Ochrida, qui sacra le métropolitain Théoctiste ²⁵).

Quant au sens de la phrase de l'édit du Bulgaroctone relative aux „Vlaques de toute la Bulgarie”, le savant grec précise avec raison que l'on ne saurait penser qu'aux Vlaques nombreux et dispersés à travers la Péninsule balkanique.

Un argument souvent invoqué aussi par ceux qui soutiennent que notre Église dépendait de l'archevêché d'Ochrida, est constitué

25) *Ibidem*, pp. 134—136.

par la correspondance de Dorothée d'Ochrida et d'Étienne le Grand de Moldavie. Mais Ioan Bogdan a définitivement prouvé que cette correspondance est un faux ²⁶).

II

De tout ce qui précède, il résulte qu'une *juridiction de l'archevêché d'Ochrida sur les Roumains du nord du Danube n'a jamais existé*. H. Gelzer, qui a consacré au patriarcat d'Ochrida une excellente monographie, ne la reconnaît pas.

Nous avons vu néanmoins que pour maint chercheur cette dépendance religieuse de nos pays était un argument sérieux en faveur de l'introduction de la liturgie slave chez nous déjà du temps de Boris ou de son successeur, Syméon. Par malheur, aucune source à même de donner la plus petite confirmation de ce point de vue ne peut être invoquée.

L'organisation de l'Église bulgare sous Boris-Michel en était à peine à ses débuts, incapable d'exercer quelque influence sur d'autres, à l'extérieur, en dépit de l'affirmation gratuite de Xénopol relative à „la propa-

26) *Documente false atribuite lui Ștefan cel Mare*. „Buletinul Comisiei istorice a României”, vol. I-er, București, 1915, p. 103 sq.

gande bien active" des Bulgares dès leur conversion. Jireček affirme qu'on ignore la date où l'on a introduit en Bulgarie la liturgie slave et les livres religieux slavons; tout ce que l'on sait, dit-il, c'est qu'ils étaient déjà en usage dans les dernières années de Boris ²⁷). Le règne de Syméon, malgré tout son éclat relatif et d'emprunt byzantin, était tout aussi impropre à exercer au delà des frontières une influence de prosélytisme ou de rayonnement culturel. Quant à une conquête politique, quant au rite slave imposé chez nous *par la force*, ainsi que certains l'affirment, voilà une absurdité que rien ne justifie.

Sous le règne du grand tsar Syméon il est vrai qu'une vive activité littéraire débuta dans le domaine religieux, oeuvre avant tout de traductions dont les modèles étaient byzantins. Mais, comme le constate le meilleur historien de ce règne, le savant anglais Runciman, la littérature bulgare d'alors n'atteignit à un développement naturel qu'un siècle plus tard, alors que le christianisme et les lettres avaient eu le temps de la pénétrer ²⁸).

27) *Geschichte der Bulgaren*, p. 158.

28) „A heathen illiterate empire, however great, will not at once turn into a vigorous bed of flowering culture. Bulgarian literature only became a natural growth a century later, when Christianity and letters had had time to permeate through". *A history of the first Bulgarian empire*, pp. 137—138.

Jireček reconnaît de son côté que dans la Bulgarie de ce temps-là le christianisme n'était pas hors de tout péril, en raison des nombreuses sectes ²⁹.)

Le problème de l'introduction de la liturgie slavone chez les Roumains reste encore ouvert. L'histoire ne possède aucun élément certain pour en déterminer l'époque, et la philologie ne met à sa disposition que des résultats dénués de toute précision chronologique.

En tenant compte des circonstances historiques qui logiquement peuvent expliquer de pareils faits, nous croyons que la date qu'on fixe d'habitude à l'introduction du slave chez nous doit être descendue de quelques siècles.

Avec son intuition souvent vérifiée, N. Iorga a exprimé dans cette question, dès 1908, une opinion que nous tenons pour la plus voisine de la vérité. Voici comment il la formulait:

„Une nouvelle ère pour notre Église commence enfin avec la fondation du second État bulgare, celui des Assénides. Il n'y a aucune preuve qu'il ait renfermé aussi des territoires de ce côté-ci du Danube; l'attention des empereurs était portée, du reste, non sur les marécages et les forêts de saules de la rive

²⁹) O. c., p. 165.

gauche du Danube, mais sur les richesses et l'éclat de Byzance. Néanmoins c'est aux évêques bulgares du Danube de cette nouvelle époque, nommés par le patriarche de Trnovo, qui fut un instant reconnu par le Pape, qu'ont été le plus étroitement liés les districts roumains des abords du fleuve et, par ceux-ci, les Roumains des autres contrées. C'est surtout alors que pénétra chez nous l'influence slave dans l'Église, de même qu'à la même époque une influence byzantino-slave s'est étendue sur l'État''.

„Comme point par où s'exerça dans sa plus grande partie l'influence il convient de signaler le tsarat bulgare séparatiste fondé du côté de Vidin, à la fin du XIII-e siècle, après que se clôt la série des grands empereurs et que commence aussi, avec la décadence, le délabrement de l'empire''³⁰⁾.

Lorsque l'on sait la participation importante de l'élément roumain des Balkans à la création du nouvel État bulgare avec en tête une dynastie roumaine; lorsque la collaboration de la population d'outre-Danube, Coumans et Roumains, aux luttes conduites par les Assénides contre la Byzance grecque et puis

20) *Istoria Bisericii românești și a vieții religioase a Românilor* (Histoire de l'Église roumaine et de la vie religieuse des Roumains). Vol. I-er, Vălenii-de-Munte, 1908, p. 13.

franque, n'est plus une simple hypothèse; lorsque l'on sait que le patriarche grec de Constantinople disparut avec l'effondrement de l'empire en 1204, et qu'un nouveau patriarche apparaît à Trnovo, à proximité; lorsqu'il est notoire que plus aucune relation n'était possible entre les contrées du Danube et le patriarcat de Niceé, — lorsque l'on sait tout cela, on ne peut pas ne pas reconnaître au point de vue de Iorga un fondement plus solide que celui de l'opinion commune, qui ne repose sur rien.

C'est dans cette direction que les chercheurs à venir devront diriger leurs efforts.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

INDEX ALPHABÉTIQUE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

INDEX ALFABÉTIQUE

- Achtum 47.
 Al-Andar 40.
 Albanie 12.
 Alexandre (Basarab) 79, 80, 81.
 Alexandre (le Bon) 73.
 Alexandre (tsar bulgare) 64.
 Alexăndrel (Voévode) 83.
 Allemannien 54.
 Amantos (C.) note 11.
 Andrinople 11, 29, 40, 62.
 Anglo-Saxons 20.
 Aquitaine 54.
 Arnulf (empereur) 44.
 Asan (tsar bulgare) 57, 58, 63,
 73, 74, 75, 76, 77.
 Assénides (famille des) 56, 58,
 59, 60, 63, 71, 75, 86, 87.
 Asparouch (le Khan) 10, 13, 23,
 30, note 39, 41, 43, 66.
 Atel 38.
 Atelkouzou 37, 39, 40.
 Athos 75.
 Avars 42, 52, 56.
Balkans 12, 28, 30, 56, 57, 87.
 Baltique 55.
 Basarab 75.
 Basile I-er 10, note 2.
 Baudouin (l'empereur) 62.
 Bănescu (N.) note 70.
 Beatus 53.
 Belgrade 30.
 Bender 31, 33.
 Berat 82.
 Besrad 72.
 Bessarabie 10, 27, 31, 32, 33,
 34, 35, 42, 43.
 Blacorum (terra) 49.
 Blakie 61, 62.
 Bianchi (Vlaques) 62.
 Blaquie 60, 61.
 Bodrizes 55.
 Bogdan (Damian) 64.
 Bogdan (I.) 72, 73, 75, 76, 77,
 84.
 Bogor (Boris) 75.
 Bohême 47, 72.
 Boris (le tsar) 13, 69, 70, 84, 85.
 Boudjac (bessarabien) 30.
 Bougrie 60.
 Brancović (Georges) 83.
 Bratislava 46.
 Bretagne 32, 54.
 Bug 39.
 Bulgares 10, 11, 12, 13, 14, 15,
 17, 23, 26, 28, 30, 34, 36, 37,
 note 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46,
 49, 51, 52, 56, 57, 58, 59, 63,
 66, 69, 70, 71, 74, 75.

- Bulgarie 10, 11, 12, 24, 41, 45,
 46, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 70,
 73, 83, 85, 86, — danubienne
 12, 14, 56, — transdanubien-
 ne 11, 12, 14, 23, 27, 29, 31,
 52, 53.
 Bulgarorum (terra) 49.
 Bulgaroctone 56, 78, 83.
 Bury (J.) 10, 11, 14, note 30, 36,
 40.
 Byzance 28, 66, 87.
 Byzantins 26, 29.

 Calojean 63.
 Cambridge 14.
 Cantemir (Dém.) 73.
 Carpathes 12, 24, 33, 41, 72.
 Caucase 38.
 Cernavoda 33.
 Chaloupecký (V.) 46, 48.
 Chimara 82.
 Christodoulos (de Palermo) 64.
 Ciurea (D.) 65.
 Clari (Robert de) 61.
 Clovis 22.
 Comains 60.
 Commaine 62.
 Comnènes (famille des) 65.
 Constantin (le Grand) 35.
 Constantinople 60, 63, 79, 80,
 88.
 Constantza (ville) 33.
 Coumans 56, 58, 61, 62, 87.
 Cyrille 71, 72.

 Dacie 17, 18, 24, 32, 51, 52, 70,
 77.
 Dalmatie 76.
 Danaorum (finibus) 55.
 Danube 9, 11, 12, 13, 14, 15, 18,
 23, 24, 26, 30, 32, 33, 38, 39,
 40, 42, 44, 47, 48, 51, 55, 56,
 57, 58, 61, 62, 63, 66, 69, 70,
 77, 78, 84, 86, 87, 88.
 Deli-Orman note 39.
 Densusianu (O.) 27.
 Diehl (Ch.) 12, note 4.
 Dnieper 10, 15, 27, 28, 36, 37,
 39, 40.
 Dniester 9, 10, 30, 33, 37, 71.
 Dobrescu (N.) 78.
 Dobroudja 31, 32, 33, 34, 35, 63.
 Dölger (Fr.) 64, 65.
 Domitien (l'empereur) 33.
 Don 13, 36, 37, 38, 39, 63.
 Dorothée (d'Ochrida) 84.
 Drave 45.
 Dūba 38.

 Einhardus (Ann.) 45.
 Erlau 29.
 Espagne 19.
 Etienne (le Grand) 84.
 Europe 19, 20.

 Făgăraş 28, 49.
 Farral (Edmond) note 74.
 Filov (B.) 34.
 Finnois 55.
 Firdusi 76.
 Francs 13, 19, 21, 22, 44, 45, 54,
 56.
 Friesland 54.
 Fulda (Annales de) 27, 44, 46.

 Galicie 55.
 Gallo-romains 19, 21, 22.
 Gardīzī 38, 40.
 Gascogne 54.
 Gaule 19, 20, 22, 53.
 Gelzer (H.) 84.

- Géographe de Ravenne 11, 28,
 50, 51, 52, 53, 54, 55.
 Géographe bavarois 11, 28, 55,
 56.
 Georges (le moine) 30.
 Georges (le despote) 82, 83.
 Germain 20, 21.
 Germanie 53, 55.
 Gibbon (Edw.) 10.
 Giurescu (C. C.) 16, note 14, 19.
 Giurescu (père) 17, 82.
 Glinjan 56.
 Glotz (G.) note 31.
 Graecia 62.
 Grecs 18, 75.
 Grande-Roumanie 9.
 Grégoire (H.) 31, 37, 38, 39.

Hadrien (l'empereur) 32.
 Haemus 12, 59, 60, 61, 62, 63.
 Halphen (E.) note 11.
 Hatzfeld (—Darmesteter) note
 76.
 Hasdeu (B. P.) 71, 72.
 Hellènes 12, note 4.
 Henri (empereur de C-ple) 62.
 Hermes (revue) note 66 et 67
 Χηγγολός 39.
 Χιζμάς 3).
 Hirsch (F.) note 26.
 Homo (Léon) 32, 33.
 Hongrie 12, 13, 24, 29, 46, 59,
 60, 72.
 Hongrois 59, 60.
 Hongro-Valachie 79.
 Hopf (Ch.) note 75.
 Hunfalvy 31, 43.
 Hurmuzaki note 58.
 Hyacinthe (de Vicina) 80.

 Ibar 13.

 Ibn-Rousta 34.
 Ingul 39.
 Inguletz 39.
 Innocent (III) 62.
 Io 63.
 Ioan (=Jean) 63.
 Ioannice (tsar des Bulgares)
 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65.
 Iorga (N.) 25, 27, note 57, 61,
 80, 81, 86, 88.
 Ἰωάννης 64.
 Ipla 47, 48.
 Irène (l'impératrice) 10, note 2.
 Ἰστρος 14, 27, 52.
 Italie 19.
 Iuga (Voévode) 79, 82.

Jacynthe 81.
 Jean 64.
 Jean (le patriarche) 73, 77.
 Jean V (Paléologue) 64.
 Jehans (li Blakis) 61.
 Jireček 12, 36, 76, 82, 85, 86.
 Joachim (métropolitaine) 81.

Kačić 76.
 Karácsonyi (I.) 49.
 Kärnthen 54.
 Kemény 50.
 Khazars 10, 34, 36, 37, 38, 40,
 55.
 Körös note 11.
 Kouban 38.
 Krandjalov (D.) 33, 35.
 Kroum 9, 10, 11, 13, 14, 27, 29,
 30, 36, 40, 41, 42, 66.
 Krumus (Kremus) 13.

Lascaris (M.) 81, 82.
 Lebedia 38, 39.
 Lebedin 39.

- Leo (Grammatikos) 30.
 Léon V (l'Arménien) 11, 14, 27, 29.
 Leova (en Bessarabie) 9, 31, 33, 35.
 Lombards 19.
 Lot (F.) 21.
 Louis (d'Allemagne) 45.
Macédoine 12, 13, 14, note 9.
 Magyars note 29, 36, 37, 38, 39, note 40, 43, 46.
 Maritsa 12.
 Marmarosch 29, 46.
 Marquart (I.) 30, note 39.
 Mer Noire 42.
 Mésie (infér.) 50, 51, 52, — transdanubienne 50, 52.
 Méthode 71, 72.
 Michel (le Syrien) 37.
 Migne note 77.
 Miklosich (—Müller) note 17 et 19, 79.
 Miller (W.) 14.
 Mircea (de Valachie) 79, 81, 82.
 Misail (Călugărul) 82.
 Moldavie 15, 29, 41, 63, 66, 70, 76, 79, 82, 83.
 Mommsen 54.
 Morava 46.
 Moraves 11, 18, 44, 46, 56, 71, 72.
 Moravie 12, 28, 44, 47, 48.
 Moritchanes 56.
 Moscovites 71.
 Moznopon 72.
 Müllenhoff 54.
 Murăș 49.
 Μόρξας 82.
 Nandar 40.
 Nandarin 40.
 Narbonensis 54.
 Nawrok 72.
 Negru-Vodă 58, 75.
 Nicée 88.
 Nicodème (archevêque) 83, — (patriarche de Serbie) 83.
 Niederle (Lubor) 13, note 39.
 Notitia Galliarum 54.
Occident 19, 20.
 Ὀγγλος 30
 Ochrida 12, 13, 73 — Archevêché 77, 78, 79, 81, 82, 83, 84.
 Okorsès 27, 36.
 Olténie 75.
 Omortag (le khan) 14, 15, 27, 36, 42, 44.
 Onciul (D.) 23, 24, 49, 50, 51, 52, 58, 60, 63, 64, 70, 75, 78.
 Orbini (Mauro) 76.
 Oslaw 72.
 Ostrihom 47.
 Ostrogoths 19.
 Ostungarn 29.
 Ougres 55.
Païsij (de Chilandar) 59, 73, 75, 76, 77.
 Paléologues (famille des) 65.
 Palermo 64.
 Panaitescu (P. P.) 17.
 Pannonie 45, 47.
 Paristrion (Paradounavon) 56, note 70.
 Parthey (G.) 53.
 Pârvan (V.) note 36.
 Peć 83.
 Perse 76.
 Pesth 28, 29.
 Petchénègues 37, 43, 55, 57.

- Peutinger (Table de) 53.
 Pierre (tsar bulgare) 57, 58.
 Pinde 12.
 Pirene (H.) 20, 21.
 Pliska 41, 42.
 Pologne 12, 55, 72.
 Pont 30, 40.
 Porolissum 50.
 Porphyrogénète (Const. VII)
 34, 37, 38, note 48.
 Presiam (tsar bulgare) 13.
 Prespa 12.
 Provincia 54.
 Pruth 9, 14, 33.
 Ptolemaeus 53.
 Pușcariu (Sextil) 26.
 Putna (Annales de) 82, 83.

R
 Rambaud (Alfred) 11.
 Ravenne v. Géographe.
 Rhin 32.
 Riccobaldus (Ferrariensis) note
 66.
 Rösler (R.) 26, note 65.
 Romanie (l'empire d'Or.) 61.
 Rome 22, 70.
 Romains 20, 21, 50, 58.
 Roumains 23, 26, note 49, 58,
 63, 70, 71, 72, 74, 78, 84, 86,
 87.
 Runciman (Stev.) 4, 85.
 Russie 15, 72.
 Ruysbroek 63.

Σαβαρτοιάσφαλοι notes 29 et 40.
 Sachsen 54.
 Sah-út 48.
 Salka 47.
 Salonique 12.
 Save 9, 42, 45.
 Schlumberger (G.) 11.

 Schweder (E.) 53, 54.
 Schuchhardt (C) 35.
 Septimania 54, 55.
 Serbes 75.
 Serbie 83.
 Siebenbürgen 43.
 Silésie 72.
 Silistrie 57.
 Slana 47, 48.
 Siaves 17, 18, 19, 26, 27, 42, 45,
 69, 70 — Sl. bulgares 44, 47,
 48.
 Slavons 23.
 Slovaquie 47.
 Slovénie 47.
 Smeldingi 56.
 Sofia 33, 34.
 Solnik (Szolnok) 47, 48.
 Stredowski 72.
 Swatopluk 44, 48.
 Syméon (le tsar) 11, 18, 19, 43,
 66, 70, 75, 84, 85.
 Syrmia 45.
 Századok notes 59 et 61.
 Šafarik 12, 28, 29, 45, 46.
 Škorpil 31, 34.

T
 Tagányi (K.) 49.
 Tchèques 18, 44, 56.
 Theiss 9, 14, 18, 29, 42, 44, 46,
 47, 48, 56, 71.
 Théoctiste (métropolitain) 82, 83.
 Théophane (chroniqueur) 30.
 Théophile (l'empereur) 30.
 Théophylacte (patriarche) 73,
 77.
 Thrace 12.
 Tighina 31, 35.
 Timok 46.
 Tomi 33.
 Traian (journal) 70.

- Trajan (l'empereur) 32, 33, 42.
 Transylvanie 11, 24, 33, 41, 42,
 43, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 52,
 66, 69.
 Trnovo 59, 73, 87, 88.
 Türingen 54.
 Tyras 33, 35.
 Tzimiskès (l'empereur) 82.
- Uni (les Huns) 52.
 Ureche (le chroniqueur) 82.
 Uspenskij (F.) 14.
- Valachie 10, 12, 13, 14, 15, 17,
 23, 29, 31, 41, 42, 52, 58, 59,
 60, 61, 62, 63, 66, 73, 74, 75
 — V. Noire 75, 76, 77, 79.
 Valandar 40.
 Valens (l'empereur) note 36.
 Valona 82.
 Varna 30.
 Venelin note 79.
- Vidin 87.
 Villehardouin 60.
 Vistule 18.
 Vlaques 42, 49, 57, 59, 73, 74,
 78, 83.
 Volga 13.
 Bulgarii 56.
- Wélètes (Wlci) 55.
 Werner 49.
 Wjetnici 56.
 Wisigoths 19, 20.
 Wiznog 72.
 Wladimir (le tsar bulgare) 44,
 48.
- Xénopol (A. D.) 23, 52, 69, 72,
 73, 74, 77, 79, 81, 82, 84.
- Zad'va 47.
 Zimmermann 49.
 Zlatarski 9, 31, note 39, 49.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
Première partie: L'extension de l'ancien État bulgare	9
Deuxième partie: L'introduction du rite slave chez les Roumains	69
Index alphabétique	91

BCU Cluj / Central University Library Cluj